Stanislaw Lem

Sur Dichtonie,

chez les pères Destructins

Les voyages électriques d'Ijon Tichy
Vingt et unième voyage

1961

Stanislaw Lem

Les voyages électriques d'Ijon Tichy

1961

Traduit du polonais par Dominique Sila, 1980.

Chez les pères Destructins

Lorsqu'en rentrant du XXVIIe siècle j'envoyai Ijon Tichy à Rosenbeisser pour qu'il assume le poste que j'avais laissé vacant à l'optehiuhyp, ce qu'il fit d'ailleurs avec la plus grande répugnance, au bout d'une semaine de poursuite et d'esclandres à l'intérieur du petit cercle temporel, je me trouvais confronté à un grave dilemme.

Quoi qu'il en soit, j'en avais vraiment assez de la correction de l'histoire ; or il n'était pas exclu que l'autre Tichy rate à nouveau le projet et que Rosenbeisser m'envoie chercher une fois de plus. Au lieu d'attendre les bras croisés je résolus donc de me rendre quelque part dans la Galaxie, aussi loin que possible. Craignant que l'esprit ne contrecarre mes projets, je partis en toute hâte. Mais visiblement, depuis mon départ la pagaille la plus complète devait régner, si bien que personne ne parut s'intéresser spécialement à moi.

Naturellement il n'était pas question de filer comme ça, n'importe où ; je pris donc à bord de ma fusée une collection des guides les plus récents, ainsi que tous les numéros de *L'Almanach galactique* ayant paru au cours de l'année et qui, pendant mon absence, s'étaient accumulés. Après m'être éloigné du soleil de quelques bons parsecs, enfin tranquillisé, j'entrepris de feuilleter toute cette littérature.

Comme je pus rapidement m'en convaincre, elle apportait bien du nouveau. Ainsi, le docteur Hopfstosser, frère du célèbre tichyologue, avait établi un tableau

périodique des civilisations du Cosmos en s'appuyant sur trois principes qui permettaient, sans erreur possible, de découvrir les sociétés les plus évoluées. Ces règles sont celles du Déchet, du Bruit et des Taches. Toute civilisation parvenue au stade technologique commence progressivement à sombrer dans un océan de détritus qui soulèvent de graves problèmes et la poussent finalement à évacuer toutes ses décharges publiques dans l'espace cosmique ; afin que celles-ci n'entravent point totalement la navigation cosmique, on les place sur une orbite spéciale aussi éloignée que possible. Il se forme alors un véritable anneau de détritus qui va s'élargissant, et c'est justement à sa présence que l'on peut reconnaître une civilisation parvenue à l'ère suprême du progrès.

Toutefois, au bout d'un certain temps, ces amas détritiques changent de caractère ; car à mesure que l'intellectronique se développe il faut se débarrasser d'une quantité croissante de quincaillerie informatique, à laquelle se joignent vieilles sondes et vieux spoutniks. Ces déchets pensants n'entendent point graviter ainsi dans l'éternité à l'intérieur de cette décharge annulaire : ils s'en échappent donc et viennent peupler les alentours de la planète, voire même son système tout entier. Cette phase entraîne la pollution de l'environnement par *l'intellect.* Tout d'abord les différentes civilisations s'efforcent de combattre ce fléau de diverses façons : il arrive que cela aille jusqu'à un véritable ordinatoricide. On dispose par exemple dans le vide des pièges spéciaux, rets, chausse-trapes et écraseurs d'épaves psychiques, mais les conséquences de ces opérations sont des plus catastrophiques. En effet, seules les épaves possédant un niveau intellectuel extrêmement bas se laissent ainsi attraper, ce qui fait que cette tactique favorise la survie des ordures les plus perspicaces ; celles-ci se réunissent alors pour former des assemblées ou des gangs, organisent des attaques aériennes et des manifestations,

présentant des exigences difficiles à satisfaire, vu qu'elles réclament tout bonnement des pièces de rechange et de l'espace vital. Si on les leur refuse, pour se venger, elles brouillent les communications radio et interviennent dans les émissions pour émettre leurs propres revendications. A ce stade, la planète se trouve entourée d'une zone de parasites et de hurlements, résonnant dans l'éther jusqu'à vous faire éclater les tympans. C'est précisément à ces craquements que l'on peut identifier, même à une distance considérable, les civilisations tourmentées par le fléau de la pollution intellectuelle. Il est curieux de constater que pendant fort longtemps les astronomes terriens n'ont pu comprendre pourquoi, chaque fois que l'on se mettait à l'écoute des étoiles en utilisant des radiotélescopes, le cosmos semblait empli de toutes sortes de bruits et d'échos dépourvus de sens ; ce sont justement ces parasites résultant des conflits mentionnés ci-dessus qui empêchent d'établir des communications interstellaires.

Enfin, les taches solaires d'une configuration et d'une composition chimique spécifiques – composition que l'on peut déterminer par spectroscopie – trahissent la présence des civilisations les plus évoluées de l'univers, ayant déjà percé le mur du déchet et le mur du bruit. Ces taches se forment lorsque de gigantesques essaims de détritus ayant crû au cours des siècles vont se précipiter d'eux-mêmes dans les flammes du soleil local, telles des phalènes, afin d'y périr d'une mort suicidaire. Cette manie est induite artificiellement par des substances dépressives spéciales auxquelles succombe tout ce qui pense électriquement. La méthode utilisée pour pulvériser lesdites substances est des plus cruelles, mais l'existence dans le cosmos et, plus encore, l'édification en son sein de toutes sortes de civilisations n'a malheureusement rien d'une idylle. Selon le docteur Hopfstosser, ces trois stades successifs de l'évolution constituent la règle de fer des civilisations anthropo-

morphes. Pour les autres la classification chronologique comporte encore certaines lacunes. Toutefois, cela ne me gênait nullement car, pour des raisons compréhensibles, je m'intéressais précisément à la vie des créatures qui nous ressemblent le plus. C'est pourquoi, non sans m'être préalablement confectionné, d'après la description publiée par Hopfstosser dans *L'Almanach*, un détecteur de v.c. (vieilles civilisations), je m'enfonçai au plus vite dans le grand amas des Hyades. Les brouillages les plus puissants provenaient en effet de cette région ; c'était là aussi que le plus grand nombre de planètes étaient ceintes d'un anneau détritique, tandis que quelques soleils étaient déjà couverts d'une éruption tachetée dont le spectre indiquait la présence d'éléments rares, muette expression du massacre de la raison artificielle.

Comme le dernier numéro de *L'Almanach* publiait des photographies représentant les créatures habitant sur Dichtonie, lesquelles ressemblaient aux hommes à s'y méprendre, c'est sur cette planète que je décidai d'atterrir. Certes, en raison de la distance plutôt considérable – mille années-lumière –, ces photos que le docteur Hopfstosser avait prises par radio risquaient d'avoir quelque peu perdu de leur actualité. Cependant, ce fut plein d'optimisme que je m'approchai de Dichtonie, décrivant une hyperbole ; puis, m'étant placé sur une orbite circulaire, je demandai la permission d'atterrir.

Obtenir une telle autorisation est parfois plus malaisé que de triompher des espaces galactiques, car l'évolution se caractérise par une bureaucratie de croissance exponentielle plus élevée que la navigation ; c'est pourquoi les pièces justificatives sont considérablement plus importantes que le réacteur photonique, les écrans, les réserves de combustible, l'oxygène, etc. Sans elles inutile de songer à obtenir un visa d'entrée. Rompu à tout ceci, je m'étais préparé à graviter

longtemps, peut-être même pendant plusieurs mois, autour de Dichtonie, mais nullement à ce qui advint en réalité.

Comme j'eus le temps de l'observer, la planète rappelait notre Terre par sa couleur azurée ; elle était couverte d'océans et pourvue de trois grands continents certainement civilisés : me trouvant sur un périmètre éloigné j'avais dû déjà louvoyer prudemment entre des spoutniks de contrôle et d'observation, scrutateurs ou plongés dans un silence de mort ; à tout hasard j'évitai soigneusement ces derniers. Personne ne daigna répondre à mes pétitions ; à trois reprises je formulai une demande dans les règles, mais nul ne me pria même de montrer mes papiers par télévision. En revanche, un continent en forme de rein projeta à ma rencontre une espèce d'arc de triomphe fait d'un sapin de Noël synthétique enveloppé de guirlandes et d'étendards multicolores, muni de banderoles portant des inscriptions plutôt encourageantes, mais formulées en termes si généraux que je ne pus me résoudre à passer dessous avec ma fusée. Le continent suivant, tout constellé de villes, me catapulta un mystérieux nuage de poudre lactescente qui étourdit si bien mes ordinateurs de bord qu'ils s'efforcèrent aussitôt de diriger le vaisseau vers le soleil ; il me fallut donc les débrancher et passer aux commandes manuelles. Quant au troisième continent, plus faiblement urbanisé et noyé dans une végétation luxuriante – le plus grand de tous – il ne projeta rien dans ma direction et ne fit pas un geste non plus pour me souhaiter la bienvenue. Après avoir repéré un endroit un peu en retrait, je freinai donc et posai prudemment ma fusée dans une région vallonnée fort pittoresque où alternaient collines et champs cultivés au milieu desquels poussait quelque chose qui faisait penser tantôt à du chou-rave, tantôt encore à des tournesols ; de haut il était assez malaisé de s'y reconnaître.

Comme d'habitude, la porte s'était coincée à cause du frottement atmosphérique qui avait surchauffé la coque, et il

me fallut un bon moment avant de pouvoir l'ouvrir. Je jetai un coup d'œil à l'extérieur et aspirai dans mes poumons un air vivifiant et frais ; puis, sans oublier la prudence nécessaire, je posai le pied sur le sol de ce monde inconnu.

Je me trouvais à la lisière d'une sorte de champ cultivé ; cependant, ce qui poussait là n'avait rien à voir avec des tournesols ou du chou-rave ; ce n'étaient même pas des plantes, mais des tables de chevet, autrement dit une espèce de meuble. Et, comme si cela ne suffisait point, çà et là l'on pouvait voir, parmi ces rangs assez réguliers, des dessertes et des tabourets. Après mûre réflexion, j'en conclus que ce devaient être là les produits d'une culture biotique. J'en avais déjà rencontré à maintes reprises. Les visions cauchemardesques que déploient parfois sous nos yeux les futurologues en nous présentant un monde intoxiqué par les gaz d'échappement, enfumé, piégé par le mur énergétique, thermique, etc., ne sont qu'une absurdité : au cours de la phase de développement post-industrielle, on assiste à la naissance du génie biotique qui liquide ce type de problème. La maîtrise des processus vitaux permet de produire synthétiquement des spermatozoïdes que l'on peut planter n'importe où ; il suffit de les arroser avec un peu d'eau pour que l'objet nécessaire germe immédiatement. Quant à savoir d'où ce spermatozoïde puise les informations et l'énergie indispensables à une radio ou commodogenèse, il ne faut point s'en soucier, de même que nous n'avons pas à nous préoccuper de savoir d'où la semence d'une mauvaise herbe tire la force et la connaissance nécessaires à sa germination.

Aussi, ce qui m'étonna, ce ne fut point de rencontrer ce champ de dessertes et de tables de nuit, mais de voir que celles-ci étaient complètement dénaturées. Comme je tentais d'ouvrir la table de chevet la plus proche, celle-ci faillit m'emporter toute la main en me mordant cruellement avec son tiroir denté ; une autre qui poussait non loin de là tremblait comme de la gélatine sous la douce caresse de la

brise ; le tabouret devant lequel je passai me fit un croc-en-jambe et je m'étalai de tout mon long. Des meubles ne doivent certes point se comporter de la sorte ; il y avait quelque chose qui clochait dans ces cultures. Je poursuivis mon chemin avec d'infinies précautions, le doigt sur la détente de mon blaster. Parvenu dans une dépression peu profonde du terrain, je débouchai sur un buisson de style Louis XV d'où surgit une chaise sauvage qui bondit littéralement sur moi ; peut-être m'aurait-elle piétiné de ses sabots dorés si je ne l'avais abattue sur place d'un coup de feu. Je déambulai un moment parmi les bosquets de mobiliers assortis, trahissant une hybridation stylistique et, pis encore, sémantique ; il y avait là des croisements de crédences et d'ottomanes, des étagères fourchues ; les armoires largement ouvertes, comme pour inviter le passant à pénétrer dans leurs profondes entrailles, étaient sans doutes carnassières, à en juger par les carcasses et trognons qui jonchaient le sol à leurs pieds.

Voyant de plus en plus clairement qu'il ne s'agissait nullement d'une culture, mais plutôt d'un vaste méli-mélo fatigué et échauffé par la touffeur de l'air – car le soleil était au zénith –, après quelques essais, je repérai un fauteuil exceptionnellement pacifique et m'assis dedans, afin de réfléchir à la situation. J'étais là, assis à l'ombre de quelques grandes commodes ensauvagées sur lesquelles avaient éclos de nombreux bourgeons de cintres, lorsque tout à coup, à une centaine de pas de là, une tête émergea parmi les tringles touffues et, à sa suite, le tronc d'une créature. Si celle-ci n'avait pas l'air d'un homme, elle n'avait certainement rien d'un meuble. Elle se tenait devant moi, toute droite, je voyais luire sa petite fourrure blonde, mais je ne pouvais apercevoir son visage dissimulé par le large rebord d'un chapeau ; en guise de ventre elle possédait une espèce de tambourin et avait des bras pointus qui s'achevaient par des mains doublées ; fredonnant à voix

basse, elle s'accompagnait sur son drôle de petit tambour ventral. Elle fit un pas en avant, puis un second, dévoilant ainsi sa suite. A présent l'on aurait dit un centaure, quoique pieds nus et sans sabots ; aussitôt après la seconde paire de jambes, apparut une troisième, puis une quatrième, et lorsqu'elle fit un bond et s'enfonça dans les fourrés, disparaissant à ma vue, je m'étais déjà perdu dans mes calculs. Tout ce que je savais c'est que ce n'était quand même pas un mille-pattes.

Je reposais toujours dans mon fauteuil rembourré, complètement abasourdi par cette étrange rencontre ; enfin, je me levai et repris ma marche, veillant à ne point trop m'éloigner de la fusée. Parmi de sveltes canapés qui, tous sans exception, ruaient dans les brancards, j'aperçus un tas de gravats et plus loin le rebord cimenté caractéristique d'une bouche d'égout. Comme je m'approchais pour jeter un coup d'oeil dans l'abîme ténébreux, je perçus derrière moi un murmure ; je voulus me retourner, mais une sorte de bâche me tomba sur la tête ; je me débattis alors – en vain ; des bras d'acier m'étreignaient déjà. Quelqu'un me frappa aux genoux et, regimbant bien inutilement, je sentis que l'on me soulevait de terre puis que l'on me saisissait par les épaules et les jambes. Il me sembla que l'on me transportait quelque part dans les profondeurs de la terre ; j'entendis résonner des pas sur des dalles de pierre, une porte grinça, l'on me jeta à genoux sur le sol et l'on m'ôta de la tête l'étoffe qui m'entravait.

Je me trouvais dans une petite salle éclairée par des lampes blanches suspendues au plafond, qui étaient par ailleurs affublées de moustaches et de pattes, et de temps à autre changeaient de lieu de résidence. J'étais là, prosterné ; un individu qui se tenait derrière moi, devant une table en bois non équarri, me maintenait la nuque. De l'autre côté de cette table il y avait une silhouette à la tête couverte d'une cagoule grise qui lui cachait entièrement le visage ; la

cagoule avait des fentes pour les yeux, fermées par de petites vitres transparentes. La silhouette repoussa le gros volume qu'elle était occupée à lire et, non sans m'avoir lancé un regard fugitif, proféra d'une voix calme à l'adresse de celui qui me maintenait toujours :

— Arrache-lui la corde !

L'interpellé m'attrapa l'oreille et la tira si fort que je hurlai de douleur. A deux reprises l'on s'efforça encore de m'arracher le lobe, mais comme l'opération ne réussissait point, une certaine consternation se manifesta. L'individu qui me maintenait immobile et tentait de m'arracher les oreilles, drapé lui aussi dans la même bure grise et rugueuse, déclara comme pour se justifier qu'il s'agissait sans doute d'un nouveau modèle. Un autre gaillard s'approcha de moi et essaya à son tour de me dévisser le nez, les sourcils et enfin toute la tête. Mais comme cette opération ne donnait pas non plus les résultats escomptés, celui qui était assis me fit relâcher et interrogea :

— A quelle profondeur es-tu caché ?

— De quoi ? fis-je, complètement ahuri. Je ne me cache nulle part et ne comprends rien à ce que vous dites ! Pourquoi me torturez-vous ?

Alors celui qui était assis se leva, contourna la table et me saisit les bras avec ses mains de forme humaine mais dissimulées par des gants de toile. Après avoir tâté tous mes os, il émit un petit cri d'étonnement. Sur un signe, l'on me fit traverser un couloir au plafond duquel rampaient quelques lampes qui avaient l'air de mourir d'ennui, et l'on m'introduisit dans une autre cellule ou, plus exactement, dans un petit réduit sombre comme un caveau. Je ne voulais point y entrer mais l'on m'y précipita de force. La porte claqua, quelque chose bourdonna, et derrière une cloison invisible, je perçus une voix criant, comme en proie à une extase céleste :

— Gloire au Seigneur ! Je puis lui caresser toutes les côtes !

Après avoir entendu ce cri je résistai encore plus énergiquement à ceux qui vinrent me tirer de ce ténébreux cagibi ; cependant, voyant qu'ils s'efforçaient de me témoigner des égards pour le moins inattendus et m'invitaient à les suivre avec force gestes courtois, manifestant par toute leur attitude une extrême déférence, je me laissai conduire au fond d'un boyau souterrain qui ressemblait étrangement à un égout collecteur, quoiqu'il fût fort proprement entretenu avec ses murs blanchis et son sol parsemé d'un sable fin et net. J'avais à présent les mains libres et, chemin faisant, je pus masser toutes les parties endolories de mon visage et de mon corps.

Deux individus vêtus de longues bures grises tombant jusqu'à terre et encapuchonnés, à la taille ceinte d'une cordelette, ouvrirent devant moi une porte faite de simples planches ; au fond d'une cellule un peu plus spacieuse que celle où l'on avait tenté de me dévisser le nez et les oreilles, un homme masqué m'attendait, visiblement ému. Au bout d'un quart d'heure de conversation, voici à peu près le tableau que je pus me faire de la situation : je me trouvais dans le foyer d'un ordre religieux local qui se cachait pour fuir quelque mystérieuse persécution ou bien encore avait été banni ; l'on m'avait pris pour un appât « provocateur », car mon apparence, faisant l'objet d'une considération particulière chez les pères Destructins, était interdite par la loi ; le prieur – c'était lui qui se tenait en face de moi – m'expliqua que si j'avais été un appât, je me serais décomposé en segments ; lorsqu'on tirait la corde intérieure, derrière l'oreille, ceux-ci se désarticulaient et s'effritaient comme du sable. Quant à la question que m'avait ensuite posée le moine chargé de l'enquête (le frère tourier), elle s'expliquait de la façon suivante : il croyait que je représentais une sorte de mannequin en plastique avec

ordinateur incorporé ; seule une radioscopie avait mis en évidence la réalité.

Le prieur, le père Dyzz Darg, me demanda pardon pour les conséquences de ce pénible malentendu et ajouta qu'il me rendait la liberté mais me déconseillait cependant de sortir à la surface ; je courais en effet un grave danger, vu que j'étais intégralement censuré. Je ne serais pas en sécurité, même si je m'équipais d'une triparde, de foutrilles et d'adhèses, car je ne savais point me servir de ce camouflage. La meilleure solution pour moi était donc de demeurer chez les pères Destructins dont je serais l'aimable et gracieux hôte ; dans la mesure de leurs forces, hélas modestes, ils essaieraient d'adoucir au maximum ce séjour forcé.

Cette perspective ne me souriait guère, mais le prieur m'inspirait confiance par sa dignité, son calme, son langage sensé, même si je ne pouvais m'habituer à le voir ainsi masqué ; au fond, n'était-il pas vêtu comme tous les religieux ? Je n'osai pas d'emblée l'assaillir de questions. C'est pourquoi nous parlâmes d'abord du temps qu'il faisait sur la Terre et sur Dichtonie (il savait déjà d'où je venais), puis des voyages interstellaires qui sont un véritable supplice. Enfin, il déclara qu'il devinait la curiosité que j'avais sans doute des affaires locales, mais que cela ne pressait point, puisqu'il fallait de toute façon que je me cache des organes de la censure. Etant un hôte de marque, j'aurais à ma disposition une cellule particulière et à mon service un jeune frère lai chargé de me fournir l'assistance et les conseils dont j'aurais besoin ; en outre, toute la bibliothèque du monastère m'était ouverte ; et comme elle contenait toutes sortes d'ouvrages prohibés et de merles blancs portés sur la liste noire, le hasard qui m'avait conduit jusque dans ces catacombes me profiterait peut-être davantage qu'en tout autre lieu.

Je croyais que nous allions nous quitter là-dessus, car le prieur venait de se lever ; mais, avec une sorte d'hésitation,

il me demanda la permission de toucher ma « personne », comme il le dit lui-même. Poussant de profonds soupirs, en proie, aurait-on dit, à quelque violent chagrin ou quelque-incompréhensible nostalgie, il se prit à tâter du bout de ses doigts rigides et gantés mon nez, mon front et mes joues ; lorsqu'il eut caressé mes cheveux (j'avais l'impression qu'il avait un poing de fer), il eut même un sanglot étouffé. Ces manifestations d'une émotion mal contenue achevèrent de m'abasourdir. Je ne savais quelle question poser en premier : les meubles sauvages, le centaure myriapode ou la censure ; mais je me contraignis à faire preuve d'une prudente patience et me tus. Le prieur m'assura que les frères de son ordre allaient s'occuper du camouflage de ma fusée : on lui donnerait l'apparence d'organes atteints d'éléphantiasis. Après quoi nous nous séparâmes, échangeant force politesses.

On me donna une cellule étroite mais douillette, avec, hélas, un sommier d'une dureté effroyable. Je croyais que les pères Destructins suivaient une règle sévère, mais il apparut bientôt que l'on n'avait point matelassé ma couche uniquement par distraction. Pour le moment je n'éprouvais d'autre faim que celle de savoir ; le jeune frère lai qui s'occupait de moi m'apporta toute une pile d'ouvrages historiques et philosophiques. Je m'y plongeai jusqu'au cœur de la nuit. Tout d'abord je n'arrivai pas à lire car tantôt la lampe se rapprochait de moi, tantôt elle s'en allait à l'autre bout de la pièce. J'appris par la suite que seul un besoin pressant la poussait à s'éloigner ainsi ; il suffisait alors de claquer la langue pour la faire revenir à l'endroit précédent.

Le frère lai me conseilla de commencer mes études par un précis d'histoire dichtonienne, succinct mais instructif, dû à la plume d'Abusé Gragz, historiographe officiel ; ce livre était (ce sont là ses propres paroles) « relativement assez objectif ». Je cédai à sa suggestion.

Jusqu'en 2300 environ les Dichtoniens étaient les frères jumeaux des hommes, du moins par leur apparence. Quoique les progrès de la science aient été accompagnés par une certaine laïcisation de la vie, le duisme, la foi qui avait sans partage régné sur Dichtonie pendant vingt siècles, marqua de son empreinte les étapes ultérieures de la civilisation. Le duisme proclame que toute vie connaît *deux* morts : l'une antérieure, l'autre postérieure, celle qui précède la naissance et celle qui suit l'agonie. Les théologiens dichtoniens se saisirent les rivets d'étonnement, lorsqu'ils apprirent ensuite, par ma bouche, que nous ne pensons point ainsi sur la Terre et qu'il y a des Églises qui ne s'intéressent qu'à une chose, notamment à la précellence de l'existence posthume. Ils ne purent comprendre pourquoi les hommes n'aimaient guère penser qu'un jour ils cesseraient d'exister, alors qu'ils n'éprouvaient point le même désagrément en songeant qu'ils n'avaient jamais été auparavant.

Au fil des siècles le duisme changea de support dogmatique tout en continuant à manifester un vif intérêt pour la problématique eschatologique ; ce fut à l'initiative du professeur Gragz que l'on tenta pour la première fois de mettre sur pied une technologie d'immortalisation. Nul ne l'ignore : nous mourons de vieillesse et vieillissons – c'est-à-dire subissons une espèce de déglingage corporel – en perdant peu à peu l'information indispensable à notre survie ; car, le temps aidant, les cellules finissent par oublier ce qu'il faut faire pour éviter de se décomposer. En effet, la nature ne fournit continuellement ces connaissances qu'aux cellules reproductrices, se souciant des autres comme d'une guigne. Vieillir équivaut donc à gaspiller une information d'importance vitale.

Bragger Fizz, l'inventeur du premier immortaliseur, avait construit un appareil qui, prenant soin de l'organisme humain (j'utiliserai ce terme en parlant des Dichtoniens, car

il est plus commode), recueillait la plus petite pincée d'information perdue par les cellules du corps et l'y réintroduisait aussitôt. Dgunder Brabz, le premier Dichtonien sur qui l'opération éternisante fut pratiquée ne devint immortel que pour un an. U ne put tenir davantage. En effet, une batterie de soixante machines veillait sur lui en permanence, pénétrant dans tous les recoins de son organisme par des myriades de petits fils d'or invisibles. Il ne pouvait se déplacer et menait une existence maussade au milieu d'une véritable usine appelée « perpétuerie ». Dobder Gwarg, le second immortel, pouvait déjà flâner à son gré ; néanmoins, toute une colonne de tracteurs lourds l'accompagnait à ces promenades, chargés d'un vaste appareillage immortalisant. Incapable de supporter toutes ces frustrations, il finit lui aussi par se suicider.

Cependant, tout le monde était d'avis que les progrès de la technique permettraient un jour de mettre au point des microperpétuateurs ; mais Haz Berdegar prouva mathématiquement que le paupotin (perpétuateur automatique de potentialisation individuelle) devait peser au moins cent soixante-neuf fois plus lourd que l'immortalisé, dans la mesure où ce dernier était construit conformément au plan type de l'évolution. Car, je crois l'avoir déjà dit, et nos savants peuvent le constater, la Nature, chez chacun d'entre nous, ne se soucie que d'une poignée de cellules sexuelles et se met tout le reste quelque part.

La démonstration de Haz fit sensation et plongea la société entière dans une grave dépression ; on venait de comprendre que le mur de la mortalité ne pourrait être franchi sans que l'on renonce au corps donné par la Nature. Sur le terrain de la philosophie, la célèbre doctrine du grand penseur dichtonien Donderwars constituait une riposte à la démonstration de Berdegar. Il écrivait qu'une mort spontanée ne saurait être qualifiée de naturelle. Seul ce qui est admissible pouvait être naturel ; en revanche, la

mortalité était un scandale et une honte à l'échelle cosmique. L'universalité de ce méfait ne pouvait aucunement en amoindrir la monstruosité. Pour pouvoir juger un tel crime il n'importait guère de savoir s'il était possible ou non d'en appréhender l'auteur. La Nature se comportait vis-à-vis de nous en véritable crapule, envoyant sans cesse des innocents accomplir une mission qui, pour paraître plaisante, n'en était pas moins funeste. Plus grande était la sagesse, plus proche le caveau.

Comme nul n'avait moralement le droit de s'acoquiner avec des assassins, toute collaboration avec cette infâme Nature était inadmissible. Or l'enterrement représentait une espèce de collaboration sous la forme d'un petit jeu de cache-cache. Il s'agissait en effet de dissimuler quelque part la victime, comme ont coutume de le faire les complices d'un meurtre ; l'on inscrit sur les pierres tombales toutes sortes de gribouillis insignifiants, omettant la seule chose essentielle ; car si les gens voulaient vraiment regarder la vérité en face ils graveraient là quelques injures bien senties à l'adresse de la Nature ; n'était-ce pas elle, après tout, qui nous avait réduits à cette extrémité ? Mais nul n'osait souffler mot, comme si cet assassin méritait des égards particuliers pour l'habileté qu'il montrait à se volatiliser. Ce n'était point *memento mori* qu'il fallait répéter, mais *estote ultores*, aspirez à l'immortalité, même s'il faut pour cela perdre votre apparence traditionnelle ; tel était le testament ontologique de cet éminent philosophe.

Je venais tout juste d'achever ma lecture, lorsque le frère lai entra et, au nom du prieur, m'invita à venir souper. Seul avec lui, je fis honneur au repas. Le père Darg ne mangeait rien, se contentant de siroter de temps à autre l'eau qui se trouvait dans sa coupe de cristal. Le repas, frugal, se composait d'un pied de table en ragoût, plutôt filandreux. Je pus me convaincre qu'en devenant sauvages les meubles de la forêt environnante se transformaient essentiellement en

produits carnés ; cependant, je ne cherchai pas à savoir pourquoi ils agissaient ainsi au lieu de se lignifier : la lecture avait tourné mon esprit vers des affaires plus élevées. J'eus alors avec le prieur une première conversation portant sur la théologie.

Il m'expliqua que le duisme n'était autre qu'une croyance en Dieu, débarrassée des dogmes qui s'étaient graduellement effrités au cours des différentes révolutions biotiques. La crise la plus grave que connût l'Église avait été provoquée par l'anéantissement du dogme de l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire de la promesse d'une vie éternelle. Cette dogmatique fut battue en brèche au XXVe siècle par trois techniques successives : la congélation, l'inversion et la spiritualisation. La première consistait à figer le corps humain dans un bloc de glace, la seconde à inverser le sens de la croissance individuelle, et la troisième à manipuler la conscience de toutes les façons possibles. L'on parvint encore à repousser l'attaque frigidante en soutenant que la mort dans laquelle sombrait un homme congelé puis ranimé ne coïncidait point avec celle dont parlaient les saintes Écritures et au terme de laquelle l'âme s'envolait dans l'autre monde. Cette interprétation était la seule possible, car s'il se fût agi d'une mort ordinaire le ressuscité aurait dû avoir une idée de ce qu'était devenue son âme pendant les cent ou les six cents années de son trépas.

Certains théologiens, tel Gauger Drebdar, estimaient que la mort véritable n'intervenait qu'après la décomposition (« tu retourneras en poussière ») ; cependant, cette version fut battue en brèche par la mise au point du fameux « champ résurrectionnel » qui permettait précisément de recomposer un homme vivant avec de la poussière, c'est-à-dire à partir de son corps désintégré en atomes : l'individu ainsi ranimé ne savait point qu'entre-temps son âme avait séjourné en quelque lieu. Le dogme fut

sauvé par la politique de l'autruche ; l'on évita de préciser le point exact où, la mort devenant totale, l'âme s'échappait du corps à coup sûr. Puis il y eut l'ontogenèse réversible ; cette technique ne visait point spécialement la dogmatique religieuse, mais elle apparut indispensable si l'on voulait supprimer les anomalies de la croissance fœtale : on apprit bientôt à arrêter cette croissance et à la faire reculer, après lui avoir fait subir une rotation de 180°, afin de tout recommencer à partir de la cellule fécondée. Et bientôt, du jour au lendemain, le dogme de l'Immaculée Conception se retrouva dans le pétrin, tout comme auparavant celui de l'âme immortelle ; en effet, grâce à la technologie rétro-embryonnalisatrice l'on pouvait dorénavant faire régresser n'importe quel organisme en lui faisant franchir tous les stades précédents, et même faire en sorte que la cellule fécondée d'où il était issu se divise à nouveau en ovule et en spermatozoïde.

Ceci souleva aussitôt un grave problème car le dogme proclamait que Dieu créait l'âme au moment de la conception ; si l'on pouvait inverser la fécondation et par là même l'annuler, en séparant ses deux éléments constitutifs, que devenait l'âme ainsi créée ? Le produit secondaire de cette technique était la reproduction par bourgeonnement ; c'est-à-dire que l'on pouvait inciter n'importe quelle cellule à se diviser jusqu'à ce qu'elle forme un organisme normalement développé. Ce pouvait être une cellule provenant du corps vivant, par exemple du nez, du talon, d'une muqueuse de la cavité buccale, etc. Comme tout cela se passait sans la moindre fécondation, l'on avait indubitablement affaire à une biotechnique de l'Immaculée Conception, laquelle fut également appliquée à l'échelle industrielle. L'on pouvait déjà inverser l'embryogenèse, l'accélérer ou la dévier de façon qu'un œuf humain se changeât par exemple en œuf de singe ; quel était alors dans tout cela le sort de l'âme ? Était-elle repliée ou dilatée

comme un accordéon ou bien encore disparaissait-elle quelque part sur la voie qui menait de l'homme au singe, après que l'on eut ainsi aiguillé le développement embryonnaire ? Or, selon le dogme, l'âme ne pouvait disparaître une fois formée ni davantage rapetisser, étant donné qu'il s'agissait d'une unité indivisible. On se demande déjà si l'Église n'allait point jeter l'anathème sur les ingénieurs de la fécondité, mais elle y renonça, à bon escient, car l'ectogenèse avait déjà été vulgarisée. Tout d'abord rares furent les Dichtoniens qui continuèrent à être conçus par un homme et une femme ; bientôt il n'y en eut plus un seul et tout le monde naquit désormais à partir d'une cellule enfermée dans un matricateur (utérus artificiel) : il devenait malaisé de refuser les sacrements à l'humanité tout entière en alléguant qu'elle était née par parthénogenèse. Pour comble de malheur, une autre technologie fut bientôt mise au point – celle de la conscience. Pour ce qui est du problème de l'esprit dans la machine engendrée par le développement de l'intellectronique et l'apparition d'ordinateurs intelligents, on parvenait encore tant bien que mal à le régler ; d'autres, hélas, lui succédèrent : ceux de la conscience et du psychisme des fluides ; l'on synthétisait déjà des solutions sages et pensantes que l'on pouvait embouteiller, transvaser, mélanger, créant à chaque fois une nouvelle personnalité parfois plus spiritualisée et plus sage que tous les Dichtoniens réunis.

De violentes controverses se déchaînèrent au Concile de l'an 2479 : il s'agissait de savoir si les machines ou les solutions pouvaient avoir une âme ; on finit par établir un dogme nouveau : celui de la Création intermédiaire proclamant que Dieu avait donné à ses créatures raisonnables le pouvoir d'engendrer des raisons de la génération suivante ; cependant, les transformations ne s'arrêtèrent point là, car il apparut bientôt que les intelligences artificielles pouvaient en produire d'autres à

leur tour ou encore synthétiser pour leur propre compte des créatures anthropomorphes, voire même des hommes tout à fait normaux à partir de n'importe quel tas de matière. L'on fit par la suite d'autres tentatives pour préserver le dogme de l'immortalité mais elles furent anéanties dans le feu des découvertes successives qui s'abattirent sur le XXVI[e] siècle comme de véritables avalanches. A peine avait-on étayé le dogme branlant avec une interprétation nouvelle, que déjà toute une technologie de la conscience apparaissait pour l'annihiler.

Cela entraîna l'apparition de nombreuses hérésies et la formation de sectes qui se bornaient à nier les faits universellement reconnus ; pourtant, l'Église duistique ne parvint à préserver qu'un seul dogme, celui de la Création intermédiaire ; pour ce qui était de la vie d'outre-tombe, la croyance en la survie des personnalités individuelles ne put échapper à la catastrophe générale, car ni la personnalité ni l'individualité ne s'étaient conservées ici-bas. L'on pouvait fondre en un seul deux esprits ou plus chez les machines, les solutions ou les hommes ; grâce à la personnétique l'on pouvait produire des mondes entiers enfermés dans des machines à l'intérieur desquelles naissaient des êtres intelligents qui parvenaient à leur tour, dans cet enfermement, à construire une nouvelle génération de créatures intelligentes ; il était possible d'élever le mental à une puissance quelconque, de le diviser, le multiplier, le réduire, le faire régresser, etc. Cette défaite de la dogmatique fut accompagnée par celle de l'autorité de la foi ; en outre, l'on cessa de croire à l'antique promesse d'une béatitude éternelle – tout au moins pour les individus isolés.

Voyant que la théologie ne parvenait point à suivre le rythme du progrès technique, le Concile de l'an 2542 créa l'ordre des pères pronostites, chargés d'effectuer des travaux de futurologie dans le domaine de la foi. En effet, le besoin d'anticiper les événements se faisait urgent.

L'immobilité de nombreuses biotechniques n'effrayait pas seulement les fidèles. Grâce à la reproduction par bourgeonnement, l'on pouvait en effet construire, en dehors des individus normaux, des créatures biologiques quasiment anencéphales, capables d'effectuer des travaux mécaniques, voire même de tapisser avec des tissus convenablement cultivés provenant d'un corps humain ou animal des salles et des murs entiers ; produire des raccords, prises, amplificateurs ou amortisseurs d'intelligence ; provoquer des états d'extase mystique chez un ordinateur ou une solution ; convertir un œuf provenant du frai de grenouille en un sage doté d'un corps humain, animal ou encore d'un genre entièrement inédit, spécialement projeté par des experts de la fécondation. Tous ces faits provoquèrent des résistances extrêmement vives, du côté des laïcs également ; mais ce fut peine perdue.

Le R. P. Darg me narra tout cela avec un calme parfait, comme s'il s'agissait là de choses évidentes ; au fond, pour lui c'était bien une évidence puisque l'on avait affaire à une page de l'histoire dichtonienne. D'innombrables questions me brûlaient les lèvres, mais je n'osais pas me montrer trop importun ; après souper je regagnai donc ma cellule et me plongeai dans le second volume des travaux du professeur A. Gragz ; comme en témoignait un avertissement placé en première page il s'agissait d'une œuvre prohibée.

J'appris qu'en l'an 2401 Byg Brogar, Dyrr Daagard et Merr Darr avaient ouvert toutes grandes les portes d'une liberté autoévolutive illimitée : ces savants étaient profondément convaincus que l'*Homo artefact sapiens* né grâce à leur découverte atteindrait la plénitude de l'harmonie et du bonheur lorsqu'il pourrait acquérir les formes corporelles et les propriétés de l'âme qu'il jugerait lui-même parfaites, et qu'il franchirait le mur de la mortalité s'il s'y résolvait. En un mot, au cours de cette seconde révolution biotique (on devait à la première les spermatozoïdes qui produisaient des

biens de consommation), les spécialistes firent preuve d'un maximalisme et d'un optimisme caractéristiques dans l'histoire des sciences. De tels espoirs sont généralement liés à l'apparition de toute technologie nouvelle de quelque importance.

De prime abord, le génie auto-évolutif ou, comme on l'appelait aussi, le mouvement fécondateur, sembla se développer selon les vœux de ses brillants inventeurs. Les idéaux de santé, d'harmonie, de beauté spirituello-charnelle se répandirent partout ; des lois constitutionnelles garantissaient à chaque citoyen le droit de posséder les caractéristiques psychosomatiques qu'il estimait être les plus précieuses. Bientôt toutes les malformations et les infirmités de naissance, la laideur et la sottise devinrent de simples survivances du passé. Mais l'évolution a cela de particulier qu'elle est continuellement poussée en avant par le mouvement même du progrès ; c'est pourquoi les choses ne s'arrêtèrent point là. Les premières manifestations des transformations qui suivirent semblèrent anodines. Les jeunes filles s'embellissaient en s'adonnant à la culture de bijoux épidermiques et autres efflorescences du corps (lobes pendentifs en forme de cœur, ongles en perles), tandis que les garçons arboraient fièrement des colliers et bracelets de barbe, de petites crêtes au sommet du crâne, des dentiers à double articulation, etc.

Vingt ans plus tard apparurent les premiers partis polytiques. Tout d'abord en lisant, je ne me rendis pas compte que le terme « polytique », avec la différence d'orthographe, signifiait sur Dichtonie tout autre chose que chez nous. Le contraire d'un plan polytique postulant la reproduction en série des différentes configurations corporelles, était le programme monotique qui prônait le réductionnisme, c'est-à-dire la nécessité de se débarrasser des organes considérés comme superflus par les monotiques de ce parti. Ce fut à cet endroit de ma lecture – une lecture

tout à fait captivante – que le frère lai entra en trombe dans ma cellule, sans même frapper. Ne pouvant dissimuler sa frayeur, il me pria de rassembler immédiatement mes affaires, car le frère tourier venait de leur signaler quelque danger imminent. Je voulus savoir de quoi il s'agissait, mais il me pressa, criant qu'il n'y avait pas un seul instant à perdre. Je n'avais avec moi aucun effet personnel, c'est pourquoi, serrant simplement mon livre sous le bras, je me précipitai à la suite de mon guide.

Dans le réfectoire souterrain tous les pères Destructins s'affairaient déjà avec fébrilité ; d'énormes monticules de livres que les frères bibliothécaires décrochaient de leurs étagères à l'aide de perches, glissaient le long d'une rigole de pierre ; puis, empaquetés dans des réservoirs, ils étaient précipités dans la plus grande hâte au fond d'un puits creusé à même la roche ; sous mon regard stupéfait, en un clin d'œil les moines se dévêtirent entièrement et jetèrent en désordre habits et cagoules dans l'ouverture cimentée ; tous sans exception étaient des robots à l'apparence vaguement humanoïde. Puis ils s'attaquèrent sans tarder à ma personne, collant à mon corps toutes sortes d'excroissances de forme sphérique ou serpentine, des espèces de queues ou de membres, je n'aurais su le dire tant ils se hâtaient dans leur besogne. Le prieur me mit lui-même sur la tête une triparde qui ressemblait à un gros cafard gonflé comme une baudruche et tout craquelé ; tandis que les uns continuaient ces collages forcenés, d'autres peignaient déjà sur moi des raies ou des zébrures. Comme il n'y avait à proximité ni miroir ni surface réfléchissante, j'ignore de quoi j'avais l'air. Toutefois, mes hôtes paraissaient assez satisfaits de leur travail.

L'on me repoussa ensuite dans un coin et je pus alors constater que je ressemblais davantage à un quadrupède ou même à un sextupède qu'à une créature dont le propre eût été la station verticale. Les moines me demandèrent de

demeurer accroupi et de répondre à toutes les questions – quel que soit celui qui me les poserait – par un simple bêlement. Aussitôt après, une série de coups violents retentirent à la porte. Les R. P. robots se précipitèrent vers de mystérieux appareils qu'ils avaient traînés jusqu'au milieu du réfectoire et qui faisaient penser (très approximativement) à des machines à coudre. La salle tout entière retentit alors du fracas d'une activité simulée. Une équipe de contrôle aérien venait de descendre jusqu'à nous, dévalant les marches de pierre. Je crus que j'allais tomber à la renverse, malgré mes quatre pattes, lorsque j'aperçus de plus près les membres du commando. Je n'aurais su dire s'ils portaient des vêtements ou bien s'ils étaient nus ; en outre, chacun d'eux offrait à la vue un spectacle différent.

Je crois qu'ils avaient tous des queues terminées par une espèce de toupet de crin dissimulant un énorme poing ; ils portaient presque toujours celles-ci négligemment rejetées par-dessus l'épaule, comme un pan de toge – si tant est que l'on pût qualifier d'épaule cette manière de renflement ballonné constellé de grosses verrues ; au milieu de cette boule on pouvait voir un lambeau de peau d'une blancheur de lait, sur laquelle apparaissaient des stigmates colorés. Je ne compris pas tout de suite qu'ils communiquaient entre eux tantôt par des sons, tantôt encore en se projetant mutuellement sur cet écran de chair toutes sortes d'inscriptions et abréviations. Je m'efforçai au moins de compter leurs jambes. Le minimum était deux, mais je trouvai parmi eux quelques tripèdes et même un quintupède. Il me sembla pourtant que plus le nombre de ces jambes était élevé, moins leur démarche était aisée. Ils firent le tour de la salle et examinèrent distraitement les frères penchés sur leurs machines, qui besognaient avec un extraordinaire acharnement ; puis, l'un des contrôleurs qui dépassait tous les autres d'une tête et portait une énorme fraise orangée autour de sa triparde qui s'enflait et luisait

faiblement quand il parlait, ordonna à un petit bipède affublé d'une queue courtaude (sans doute un greffier) d'examiner les croubelles. Ils se mirent à noter diverses choses et à prendre des mesures, sans même adresser la parole aux moines-robots ; ils s'apprêtaient à sortir lorsqu'un tripède verdâtre s'aperçut de ma présence ; comme il tirait sur l'une de mes excroissances garnies de franges, j'émis, à tout hasard, un discret bêlement.

— Bah, c'est ce vieux gargaliste, il a le dix-huit, laissez-le !, fit le plus grand en s'éclaircissant. Le petit lui répondit aussitôt :

— A vos ordres, mon corporal !

A l'aide d'un appareil qui ressemblait à une torche ils explorèrent encore tous les recoins du réfectoire, mais aucun d'eux ne s'approcha du puits. Tout ceci, j'en étais de plus en plus convaincu, n'était qu'une simple formalité expédiée à la hâte. En effet, dix minutes plus tard ils avaient disparu. Les machines furent reléguées dans un coin obscur de la salle, puis les moines se mirent en devoir de hisser les réservoirs, essorèrent leurs habits trempés et les suspendirent à une corde pour les laisser sécher ; les frères bibliothécaires se montrèrent particulièrement affligés car de l'eau s'était infiltrée dans l'un des récipients qui était mal scellé, et il fallut intercaler des feuilles de papier buvard entre les pages mouillées des vieux manuscrits. Le prieur – c'est-à-dire le père-robot (je ne savais plus moi-même que penser de lui ni comment l'appeler) – déclara avec bienveillance que, Dieu merci, tout s'était bien passé, mais qu'à l'avenir je devais me montrer plus prudent ; en disant ceci il désigna le manuel d'histoire que j'avais laissé choir sur le sol au milieu de tout ce remue-ménage. Il était resté assis dessus pendant tout le temps qu'avait duré la perquisition.

— Il est donc défendu de posséder des livres ? demandai-je.

— Ça dépend pour qui ! répondit le prieur, en ce qui nous concerne, nous n'en avons pas le droit. Surtout ce genre d'ouvrage ! Nous passons pour des machines désuètes, devenues superflues depuis l'ère de la première révolution biotique ; on nous tolère pourtant, de même que tout ce qui descend dans les catacombes, car telle est la coutume – officieuse – en vigueur depuis le gouvernement de Glaubon.

— Qu'est-ce donc qu'un gargdliste ?, fis-je. Le prieur se troubla quelque peu.

— C'est un partisan de Bghiz Gargdl, le satrape qui régna voici 90 ans. Cela me gêne d'en parler… Ce malheureux gargdliste s'était réfugié chez nous ; nous lui avions donné l'asile ; il restait toujours assis dans ce coin et feignait – le pauvre bougre – d'avoir l'esprit troublé ; il passait ainsi pour irresponsable et pouvait dire ce qu'il voulait. Il y a un mois il nous a demandé de le congeler en attendant « des jours meilleurs »… Je m'étais dit qu'en cas de besoin, nous pouvions vous déguiser… N'est-ce pas ? Je voulais vous prévenir, mais je n'en ai guère eu le temps. Je ne me doutais pas que le contrôle allait avoir lieu juste aujourd'hui ; ils ne sont pas toujours réguliers et, dernièrement, ils se sont fait plutôt rares.

Je ne compris rien à ce discours. Au reste, une épreuve particulièrement pénible m'attendait : la colle utilisée par les pères Destructins pour me camoufler en me donnant l'apparence du gargdliste était extrêmement forte, et j'avais l'impression que l'on m'arrachait ces foutrilles et ces frangils artificiels en même temps que des lambeaux de chair vive. Il me fallut suer et gémir longtemps avant de pouvoir récupérer mon apparence humaine et aller me coucher. Par la suite le prieur proposa de me transformer corporellement, ceci bien entendu de façon réversible ; cependant, lorsque

l'on m'eut montré sur une gravure de quoi j'aurais l'air ainsi métamorphosé, je préférai y renoncer et continuer à courir le risque d'être interdit par la censure ; les formes recommandées par la loi n'étaient point à mes yeux si monstrueuses, mais je les trouvais on ne peut plus inconfortables : il était par exemple exclu de songer à s'étendre avec un corps pareil ; pour dormir il fallait se pendre.

Je m'étais couché fort tard ; c'est pourquoi je m'éveillai sans avoir pu dormir tout mon saoul lorsque mon jeune serviteur vint m'apporter le petit déjeuner dans ma cellule ; à présent je comprenais toute la valeur de l'hospitalité dont les moines faisaient preuve à mon égard : les pères eux-mêmes ne mangeaient rien ; pour ce qui est de l'eau, peut-être étaient-ils équipés d'un accumulateur nécessitant de l'eau distillée ; encore, quelques gouttes leur suffisaient-elles pour toute la journée ; aussi pour pouvoir me nourrir devaient-ils organiser des expéditions jusqu'au taillis de meubles. Cette fois, l'on me servit un dossier de chaise assez bien accommodé ; si je dis qu'il n'était point trop mal cuisiné, ce n'est pas qu'il fût réellement savoureux, mais plutôt qu'en le dégustant je pouvais déjà prendre en considération toutes les circonstances qui avaient dû accompagner ces opérations culinaires.

J'étais encore sous l'impression du contrôle nocturne et n'arrivais pas à accorder les événements vécus avec tout ce que j'avais lu jusque-là dans le manuel d'histoire. Aussitôt après le déjeuner je me remis donc à l'étude.

Depuis l'aube de l'auto-évolution le camp du progrès charnel avait été intérieurement déchiré par de profondes divergences portant sur des points essentiels. L'opposition des conservateurs avait disparu quarante ans après la grande découverte. On ne les traitait plus que de sinistres réactionnaires. En revanche, les progressistes se divisaient en solistes, tendons, polyssiers, lignards, ramollites et

autres partis dont je ne me rappelle ni les noms ni les programmes. Les solistes exigeaient que les autorités établissent le prototype charnel parfait que l'on adopterait d'un *seul* coup. Plus critiques, les tendons estimaient que l'on ne saurait créer d'emblée une telle perfection et déclarèrent qu'il fallait tendre vers un corps idéal ; mais tous n'étaient pas d'accord sur la façon de procéder et, tout particulièrement, sur la question de savoir si cela devait ou non causer des désagréments aux générations intermédiaires. Ils s'étaient donc scindés en deux groupes. D'autres, tels que les lignards et les polyssiers, prétendaient que le mieux était de changer d'apparence selon les diverses occasions ; l'homme ne le cédait en rien aux insectes, puisqu'au cours de leur existence ceux-ci passaient par différentes métamorphoses ; il pouvait donc très bien les imiter. L'enfant, l'adolescent, le jeune homme, l'homme mûr, pourraient être l'incarnation de modèles radicalement différents. Quant aux ramollites, c'étaient des radicaux ; ils condamnaient le squelette qu'ils tenaient pour une survivance des temps anciens et prônaient l'abandon de la structure vertébrée, glorifiant la plasticité et la mollesse générales. Les ramollites pouvaient se modeler tout seuls ou se pétrir corporellement comme le cœur leur en disait. Ceci avait au moins l'avantage d'être pratique dans la cohue tout en résolvant les problèmes de confection vestimentaire. Certains d'entre eux se laminaient ou se roulaient en boule, prenant ainsi les formes les plus fantasques afin d'exprimer par cet automembrement leur humeur du moment, selon la situation et l'état d'âme. Les poly- et les monotiques leur avaient donné le surnom méprisant de “bourbantins”.

Afin d'écarter la menace de l'anarchie corporelle, l'on mit sur pied un biprocops (bureau institutionnel des projets corporels et psychiques) dont le rôle était d'approvisionner le marché avec toutes sortes de variantes et de plans transcharnels soigneusement expérimentés. Mais on ne

s'accordait toujours pas quant à la direction principale qu'il fallait donner à l'auto-évolution : valait-il mieux fabriquer des corps grâce auxquels l'on vivrait le plus agréablement possible, devaient-ils être conçus de façon à faciliter une meilleure intégration sociale des individus, donner la préférence au fonctionnel ou à l'esthétique, amplifier la force de l'esprit ou celle des muscles ? Car l'on avait beau jeu de causer en termes généraux d'harmonie et de perfection, alors que la pratique montrait qu'il était impossible de concilier toutes ces valeurs, beaucoup d'entre elles s'excluant mutuellement.

En tous les cas, plus que jamais l'on se détournait de l'homme naturel. Les experts rivalisaient d'ardeur pour démontrer l'incroyable primitivisme et la médiocrité avec laquelle la nature avait confectionné celui-ci ; la littérature corpométrique et celle du génie somatique de l'époque ont été visiblement influencées par la doctrine de Donderwars ; la faillibilité de l'organisme naturel, le processus de sénilisation qui l'entraînait vers la mort, la tyrannie des vieux instincts sur la raison apparue ultérieurement dans l'évolution, tout cela faisait l'objet d'une critique impitoyable ; les ouvrages complémentaires fourmillaient de reproches à l'adresse des pieds plats, des tumeurs, des hernies discales et des milliers d'autres souffrances provoquées par le sabotage de l'évolution et par sa négligence que l'on qualifiait de travail de sape menant au gaspillage et à la stérilité idéologique, car c'était le résultat d'une poussée vitale aveugle.

Leurs lointains descendants semblèrent prendre leur revanche sur la nature pour le silence lugubre avec lequel leurs aïeux avaient dû avaler la révélation de l'origine simienne des Dichtoniens ; on raillait le fameux « passage arboréal » – c'est-à-dire le fait que certains animaux s'étaient tout d'abord réfugiés dans les arbres ; puis, lorsque les forêts avaient été décimées par l'avance des steppes, ils

avaient dû descendre sur terre un peu trop vite. Selon certains critiques c'étaient les tremblements de terre qui avaient causé l'anthropogenèse, car tout ce qui était vivant avait alors été précipité à terre en tombant des branches, si bien que l'homme était en quelque sorte apparu par la même méthode que les poires blettes. Il s'agissait évidemment d'une grossière simplification, mais il était alors de bon ton d'injurier l'évolution. Entre-temps, le biprocops perfectionnait les organes internes, renforçait la colonne vertébrale en lui donnant du ressort, fabriquait cœurs et reins de secours ; pourtant, tout cela ne pouvait satisfaire les extrémistes qui brandissaient toujours leurs mots d'ordre démagogiques : « à bas la tête ! » (sous prétexte qu'elle était trop étroite), « la cervelle au ventre ! » (car c'est là qu'il y avait le plus de place), etc.

Les controverses les plus enflammées se déchaînaient à propos des questions sexuelles ; les uns estimaient que tout y était du plus mauvais goût et qu'il fallait en la matière prendre modèle sur les fleurs et les papillons, tandis que les autres, fustigeant l'hypocrisie des platoniciens, exigeaient au contraire l'amplification et l'escalade de ce qui existait déjà. Sous la pression de certains groupements extrémistes le biprocops fit installer un peu partout dans les villes et les hameaux des boîtes à idées rationalisatrices, et les projets s'abattirent alors en une véritable avalanche ; les fonctions se multipliaient à une allure vertigineuse, si bien qu'au bout d'une décade, la bureaucratie écrasa complètement l'autocratie, et le biprocops se désagrégea en une multitude d'associations puis en instituts, tels que le ponei (Police nationale d'esthétisation immédiate), le cocorico (Comité de correction rigoureuse du corps), le lubric (Laboratoire d'universalisation biotechnique de renouveau et d'investissement charnels) et beaucoup d'autres. Il y eut un véritable pullulement de congrès et de conférence sur la configuration des doigts, l'on se mit à discuter du rang et de

l’avenir du nez, des perspectives du coccyx, perdant de vue la totalité, si bien que le projet présenté par un institut ne cadrait pas avec la production des autres. Personne ne pouvait désormais maîtriser dans son ensemble la nouvelle problématique appelée en abrégé EAU (Explosion automorphique) ; alors, pour mettre fin à la pagaille, l’on remit finalement tous les pouvoirs en matière de biotique à la calepsomatique (Calculatrice électronique psychosomatique).

C’est sur cette dernière information que s’achevait ce volume de l’histoire universelle. Comme j’allais prendre le tome suivant, le frère lai entra dans ma cellule et m’invita à venir déjeuner. Manger en présence du prieur me gênait ; je n’ignorais plus que c’était là de sa part un acte de courtoisie et qu’il perdait ainsi un temps précieux. Pourtant, l’invitation était si pressante que je dus m’y rendre sans tarder. Dans le petit réfectoire, à côté du R.P. Darg qui m’attendait déjà à table, j’aperçus une espèce de petit chariot semblable à ceux qui nous utilisions pour transporter les bagages ; c’était en réalité le R.P. Memnard, général de l’ordre des pronostites ; je m’exprime mal, ce n’était point le chariot qui était supérieur de l’ordre, mais un ordinateur cubique qui reposait sur ce châssis. Je crois ne pas avoir eu l’impolitesse de demeurer pétrifié ni de bégayer lorsque je fis sa connaissance. Manger en leur présence me gênait, comme je l’ai dit, mais mon organisme, hélas le réclamait. Pour me dégeler et m’encourager le noble prieur avalait sans cesse de petites gorgées d’eau qu’il buvait en se servant de deux carafes de cristal à la fois, tandis que le père Memnard ronronnait doucement ; je pensais qu’il marmonnait ses prières, mais lorsque la conversation porta à nouveau sur la théologie, il apparut que j’étais dans l’erreur.

— Je crois, me dit le père Memnard, et si ma foi est juste celui en qui je crois le sait, même en l’absence de toute

déclaration officielle de ma part. Au cours de l'histoire, l'esprit humain se fabrique toutes sortes de modèles divins, tenant chacun d'eux pour le seul véritable : c'est là évidemment une erreur, car choisir un modèle revient à codifier, or un mystère codifié cesse d'être un mystère. Les dogmes ne paraissent éternels qu'au début de cette voie menant vers les lointains de la civilisation. Pour commencer, l'image que l'on se faisait de Dieu était celle d'un père sévère, puis d'un Pasteur-Educateur et ensuite d'un Artiste amoureux de sa Création ; les hommes ont dû jouer respectivement les rôles d'enfants sages, de brebis dociles et d'une claque divine applaudissent avec enthousiasme. Mais c'est un enfantillage de croire que Dieu nous a créés pour que nous lui fassions des ronds de jambe du matin au soir et l'adorions à crédit, pour ce que nous pensons gagner dans l'autre monde si d'aventure ce qui existe ici-bas n'est point à notre goût ; comme si c'était un virtuose et qu'en échange d'une ration toujours nouvelle de bravos liturgiques il se préparait à nous offrir le bis d'une vie éternelle, une fois achevé le spectacle de ce monde ; comme s'il gardait en réserve le meilleur numéro une fois tombé le rideau de la mort. Cette version théâtrale de la théodicée fait partie pour nous d'un passé immémorial.

Si Dieu est réellement omniscient, il sait tout de moi ; ceci pour une durée infiniment plus longue, avant même que je n'aie émergé du non-être. Il sait également ce qu'il fera de ma crainte, ou de la tienne, ou bien encore de mon attente, car il est parfaitement informé de toutes les décisions futures qu'il prendra lui-même : dans le cas contraire il ne serait point omniscient. Pour lui il n'y a aucune différence entre la pensée de l'homme des cavernes et l'intellect que des ingénieurs construiront dans un milliard d'années, là où n'est aujourd'hui que lave et feu. Je me demande pourquoi la présentation extérieure des différentes confessions religieuses devrait faire pour lui une différence quelconque,

et même le fait que l'on puisse éprouver à son égard de l'adoration ou de l'aversion. Nous ne pouvons le considérer comme un fabricant qui guetterait l'approbation des produits qu'il a fabriqués, puisque l'histoire nous a menés là où l'authenticité naturelle de la pensée ne se distingue en rien d'une pensée artificiellement suscitée, ce qui veut dire qu'il n'y a aucune différence entre l'artificiel et le naturel ; cette frontière se situe en dehors de nous. Rappelle-toi bien que nous pouvons créer toutes les personnes et les intellects que nous voulons. Nous pourrions par exemple engendrer des créatures capables de puiser une extase mystique à la source même de l'existence, ceci par cristallisation, bourgeonnement ou par des centaines d'autres méthodes ; dans leurs actes d'adoration adressés à la Transcendance l'on verrait alors, en quelque sorte, se matérialiser la même intention que l'on observait jadis dans les prières et les oraisons jaculatoires. Pourtant, multiplier ainsi les fidèles nous paraîtrait une vaste plaisanterie. N'oublie pas que nous avons cessé de nous heurter aux barrières que les limitations charnelles et naturelles dressent devant nos désirs, puisque nous sommes parvenus à les pulvériser pour plonger dans l'espace d'une liberté créatrice absolue. N'importe quel enfant peut à présent ressusciter un mort, insuffler l'esprit à la poussière et la ferraille, détruire et allumer des soleils ; ce sont des techniques qui existent aujourd'hui ; tu le comprendras sans doute, le fait que tout le monde n'y a pas accès n'est nullement un problème pour la pensée théologique. Le plafond de la création, fixé par la lettre des Écritures, a été atteint et, par là même, violé. La cruauté des anciennes limitations a été remplacée par celle que constitue désormais leur totale absence. Pour notre part, nous ne croyons pas que le Créateur dissimule l'amour qu'il éprouve à notre égard sous le masque de ces deux tourments alternatifs et nous donne cette leçon pour que nous ayons plus de peine encore à le deviner ; la tâche de l'Eglise n'est point de camoufler le nom de ces deux fléaux –

celui de l'esclavage et celui de la liberté – en en faisant des traites que la révélation permettrait d'endosser et qui seraient couvertes, moyennant intérêt, par la comptabilité céleste. Cette conception qui fait du ciel une caisse de paiement et de l'enfer une prison pour débiteurs insolvables, n'a été qu'un leurre passager dans l'histoire des croyances. La théodicée n'est pas un stage de sophisme pour les défenseurs du Bon Dieu ni la foi une de ces paroles d'encouragement qui nous font dire « les choses finiront bien par s'arranger ». L'Église change et la foi change ; toutes deux sont ancrées dans l'histoire. C'est pourquoi il faut anticiper les événements à venir, tâche à laquelle mon ordre est voué.

Ces propos me troublèrent fortement. Je voulus savoir comment la théologie duistique pouvait concilier ce qui se passait sur la planète (rien de bon sans doute, bien que je ne sache pas de quoi il s'agissait, n'ayant pas dépassé dans mes lectures le XXVIIe siècle) avec les Écritures révélées (que je ne connaissais pas non plus).

Comme le prieur se taisait, ce fut le R. P. Memnard qui me répondit :

— La foi est en même temps nécessaire et parfaitement impossible. Elle est impossible dans la mesure où elle ne peut être fixée une fois pour toutes, car il n'est point de dogme où la pensée puisse s'enraciner avec la certitude de le faire pour toujours. Pendant vingt-cinq siècles nous avons défendu les Ecritures en recourant à la tactique des retraites élastiques, des interprétations vagues et floues de la lettre, jusqu'à ce que nous ayons finalement perdu la partie. Depuis nous avons renoncé à cette conception qui faisait de la Transcendance un service de comptabilité. Dieu n'est ni un tyran, ni un pasteur, ni un artiste, ni un policier, ni le chef comptable de l'existence. La croyance en Dieu doit devenir totalement désintéressée, ne fût-ce que parce que rien ne viendra jamais la récompenser. S'il apparaissait un jour que

Dieu a le pouvoir de faire ce qui est contraire aux sens et à la logique, ce serait là une bien sinistre surprise. Car, après tout, c'est lui et personne d'autre qui nous a donné ces formes de pensée logique en dehors desquelles nous n'avons aucun accès à la connaissance ; comment pouvons-nous croire que notre acte de foi puisse signifier qu'il faut renoncer à la raison logique ? A quoi bon nous avoir donné la raison pour l'insulter ensuite avec mille contradictions qu'elle-même trouverait sur son chemin ?

Au nom d'une superinitiation et d'un hypermystère ? Pour nous autoriser d'abord à diagnostiquer le néant dans l'autre monde, afin de conquérir ensuite le paradis, comme le tricheur qui, au dernier moment, tire une carte de sa manche ? Nous ne le pensons pas. C'est pourquoi nous ne réclamons de la part de Dieu aucune prestation au titre de notre foi ; c'est pourquoi nous ne nourrissons ni ne formulons à son adresse aucune revendication, puisque nous avons enterré cette théodicée fondée sur le modèle d'une transaction commerciale et d'un échange de services : je te permets d'exister, tu me serviras et me loueras…

— Dans ces conditions, demandai-je avec une insistance croissante, comment faites-vous donc, vous moines et théologiens ? Comment vous situez-vous dans vos rapports avec Dieu ? Car, si j'ai bien compris, vous ne respectez ni la dogmatique, ni la liturgie, ni les offices ?

— Étant donné que nous n'avons plus rien, me répondit le doyen des pronostites, nous avons tout. Aie l'obligeance, cher visiteur, de lire les volumes suivants de l'histoire dichtonienne, et tu comprendras ce que signifie au juste l'acquisition d'une liberté totale sur le terrain de la somato- et de la psychogenèse qui nous furent léguées par les deux révolutions biotiques. Il me paraît fort probable qu'au fond de ton âme, tu trouves plutôt amusant de voir que ces créatures nées comme toi, du même sang et de la même chair, ayant acquis la faculté de se maîtriser soi-même, dans

la mesure où elles peuvent éteindre la foi et la susciter en elles, comme une lampe, ont justement perdu cette foi. Mais leurs produits en ont hérité, formés à penser de la sorte précisément parce que cela était ; nécessaire à une certaine étape du développement industriel. Actuellement, nous sommes superflus, or c'est nous qui croyons à présent, nous qui ne sommes pour ceux d'en haut qu'un tas de ferraille. Ils nous tolèrent car ils ont des affaires plus importantes à régler sur leurs tripardes, mais les autorités acceptent tout sauf la foi.

— Voilà qui est curieux, fis-je, il vous est donc défendu de croire ? Pourquoi cela ?

— C'est très simple. La foi est l'unique chose que l'on ne peut ôter à une existence consciente, tant qu'elle persiste consciemment. Les autorités pourraient naturellement nous réduire en miettes et, pis encore, nous transformer de façon que nous cessions de croire en modifiant simplement notre programme ; si elles ne le font point c'est certainement par négligence, par mépris ou encore par indifférence. Le pouvoir a soif de régner sans partage et toute brèche pratiquée dans ce règne équivaudrait pour lui à un amoindrissement. C'est pourquoi nous devons dissimuler notre foi ? Tu veux savoir quelle en est l'essence ? Notre foi est… comment dire ? parfaitement nue et parfaitement désarmée. Nous ne nourrissons aucun espoir, n'exigeons rien, ne demandons rien, ne comptons sur rien ; nous nous contentons tout simplement de croire.

Je t'en prie, ne me pose aucune question, réfléchis plutôt à la signification d'une telle foi. Si quelqu'un croit pour certaines raisons, pour certains motifs, sa foi cesse d'être pleinement souveraine ; je sais à coup sûr que deux et deux font quatre, c'est pourquoi je n'ai nul besoin d'y croire. En revanche, j'ignore qui est Dieu ; je ne puis donc que croire en lui. Que me donne cette foi ? Selon les conceptions traditionnelles, rien. Elle a cessé d'être consolatrice de

l'angoisse que nous éprouvons devant le néant, cette divine séductrice pendue aux poignées des portes célestes, entre la frayeur de la damnation et l'espoir du paradis. Elle n'apaise point la raison tourmentée par les contradictions de l'existence ; elle n'en rembourre point les angles ; je te le dis en vérité : elle n'a guère de but ! Ce qui signifie qu'elle ne sert à rien. Il nous est même défendu de proclamer que nous croyons précisément parce que cette foi mène à l'absurde, car quiconque tient ce langage exprime par là même la conviction qu'il parvient déjà, de façon durable, à faire la distinction entre ce qui est absurde et ce qui ne l'est pas, et se range lui-même du côté de l'absurde dans la mesure où, d'après lui, Dieu se trouve dans ce camp. Nous ne parlons pas ainsi. Notre acte de foi n'est ni une prière, ni une action de grâces, ni une profession d'humilité ou d'audace ; il se contente d'être, et l'on ne peut rien en dire de plus.

Impressionné par les propos que je venais d'entendre, je regagnai ma cellule et me plongeai dans la lecture du volume suivant de l'histoire dichtonienne. Celui-ci décrivait l'ère de centralisation du charnisme. La Calepsomatique œuvra tout d'abord à la satisfaction générale ; mais bientôt, de nouvelles créatures apparurent sur la planète : doublons, triplons, quadruplons, puis octuplons, et finalement de ceux qui ne voulaient point s'achever en sorte qu'on puisse les compter, car au cours de leur existence il leur poussait sans cesse quelque chose de nouveau. C'était en réalité le résultat d'une défaillance, c'est-à-dire la répétition erronée des programmes ; pour parler vulgairement, la machine s'était mise à bégayer. Mais comme le culte de son infaillibilité régnait sans partage l'on tenta même de glorifier ces déviations automorphiques, en déclarant par exemple que c'étaient précisément ces bourgeonnements et bifurcations continuels qui étaient la juste expression de la nature protéiforme de l'homme. Cette forfanterie retarda les travaux de réparation, et entraîna la formation d'espèces

telles que les interminants et les pénards (poly-N-ards), qui ne s'y retrouvaient plus dans leur propre corps tant celui-ci était multiple. Aussi leur arrivait-il de s'y perdre, formant, comme on les appelait, toutes sortes de mêlerons et de nodartres ; parfois même pour parvenir à les dénouer il fallait appeler l'ambulance. Les tentatives de réparation de la Calepsomatique échouèrent et finalement, non sans avoir préalablement qualifié la machine de « collapso-matique », on la fit sauter. Le soulagement qui suivit immédiatement ne dura guère, car la même question cauchemardesque se posait à nouveau : qu'allait-on faire du corps ? Pour la première fois des voix timides s'élevèrent pour demander s'il ne valait pas mieux, tout compte fait, reprendre l'apparence traditionnelle ; mais ces propositions furent jugées parfaitement rétrogrades. Aux élections de l'an 2520 ce furent les chantres (ou relativistes) qui l'emportèrent, grâce au succès de leur programme démagogique d'après lequel chacun n'avait qu'à prendre l'apparence qui lui chantait. Les limitations devaient être d'ordre purement fonctionnel : l'architecte-corpiste de chaque arrondissement entérinait les projets viables sans se soucier du reste. C'était le biprocops qui lançait ceux-ci sur le marché, le noyant sous une avalanche de propositions. Les historiens appellent l'ère automorphique qui régna avec la Calepsomatique, « époque de centralisation », et les années ultérieures « dénationalisation ».

Au bout de quelques décennies la restitution de l'apparence individuelle à l'initiative privée entraîna une nouvelle crise. Il se trouvait déjà des philosophes pour proclamer que plus grand était le progrès plus nombreuses étaient les crises, et que si ces dernières venaient à manquer il faudrait les provoquer, dans la mesure où c'étaient elles qui stimulaient, unissaient et suscitaient l'enthousiasme créateur, la combativité, tout en rapprochant les hommes sur le plan spirituel et matériel ; en un mot, elles incitaient

les différentes sociétés à coopérer entre elles, alors qu'en l'absence de crises sévissaient la stagnation, le marasme et autres symptômes de décadence. Ces opinions étaient professées par l'école dite des optisimistes – philosophes qui puisaient leur vision optimiste de l'avenir dans une appréciation pessimiste du présent.

Cette période d'initiative privée du corpogénie dura trois quarts de siècle. Tout d'abord l'on se délecta de la liberté conquise en matière d'automorphie ; une fois de plus, la jeunesse était à l'avant-garde, les garçons arboraient des brancarillons et des heurtiquettes, les filles des épatoches ; mais bientôt, il y eut des frictions entre les générations et l'on vit se manifester les premières contestations sous le signe d'une nouvelle ascèse. Les jeunes reprochaient à l'ancienne génération une poursuite effrénée des plaisirs de la vie, une relation passive avec leur corps – souvent celle d'un simple consommateur –, un hédonisme plat, une course vulgaire aux voluptés de l'existence ; pour se démarquer de leurs aînés ils prirent donc des formes intentionnellement disgracieuses, hautement inconfortables et parfois même cauchemardesques (bifurqueux, gargoutards). Manifestant un profond mépris pour toute forme d'utilitarisme ils s'étaient fixé les yeux sous les aisselles, tandis qu'un groupe de jeunes activistes biotiques adoptait toute une collection d'organes sonores artificiellement cultivés (tambouches, harpanses, gargongs, mandibulines). L'on organisait de gigantesques rutings au cours desquels des solistes, dits rugignols, provoquaient chez la foule en délire un frai massif et convulsif. Puis ce fut la mode ou la manie des longs tentacules dont le calibre et la force de préhension subirent une véritable escalade, en vertu du principe prôné par une jeunesse vantarde : « Je vais te faire voir, moi ! » Comme nul n'avait plus la force de soulever ces énormes lacis serpentins, chacun fit adjoindre à sa personne un postireur (ou caudateur) c'est-à-dire une espèce de réservoir ambulant

qui s'emboîtait à l'endroit du coccyx, campé sur deux solides mollets, et qui tirait le fardeau des tentacules derrière son propriétaire et à sa place. Dans le manuel je trouvai quelques gravures représentant des dandys en train de flâner suivis de leurs postireurs, portant derrière eux de véritables écheveaux de tentacules. C'était déjà le déclin de l'ère contestatrice ou, plus exactement, sa faillite totale. Ses adeptes ne poursuivant aucun but précis, il s'agissait uniquement d'une rébellion contre le baroque orgiaque de l'époque. Ce baroque eut pourtant ses apologistes et ses théoriciens ; ceux-ci proclamaient que si nous avions un corps c'était pour nous permettre d'éprouver le maximum de plaisir au maximum d'endroits à la fois ; Merg Barb, son principal représentant, expliquait que la nature avait localisé dans notre corps – fort chichement d'ailleurs – le siège des diverses sensations agréables précisément pour que nous puissions en jouir ; c'est pourquoi, selon sa volonté, aucune sensation voluptueuse n'était tout à fait autonome, chacune servant à quelque chose : tantôt à fournir des liquides à l'organisme, tantôt des hydrates de carbone ou des protéines, tantôt encore à assurer, au moyen d'une progéniture, la perpétuation de l'espèce, etc. Il fallait rompre radicalement avec ce pragmatisme imposé ; la passivité de tous les projets du corps présentés jusqu'ici était la manifestation d'un manque total d'imagination perspectiviste. Les réjouissances lucullusiennes ou érotiques n'étaient qu'un maigre produit secondaire de la satisfaction d'instincts innés, c'est-à-dire de la tyrannie exercée sur nous par la nature. Il ne suffisait point de libérer le sexe – libération dont le gage était l'ectogenèse – puisque celui-ci n'avait devant lui qu'un chiche avenir combinatoire ou constructif ; tout ce qui pouvait être inventé dans ce domaine avait déjà été réalisé depuis longtemps et le sens de la liberté automorphique n'était pas d'augmenter ceci ou cela en progression arithmétique, en se contentant d'agrandir servilement les modèles surannés de la sexualité.

Il fallait inventer des organes et instruments entièrement nouveaux, qui fonctionneraient exclusivement pour que leur détenteur éprouve du plaisir, de plus en plus de plaisir et de volupté, jusqu'à atteindre une jouissance céleste.

Une poignée de jeunes et brillants ingénieurs du biprocops se hâtèrent de venir au secours de Barb ; ils inventèrent les foutrilles et les libiceps qui furent annoncés à grand bruit par la publicité, laquelle affirmait que s'adonner aux antiques plaisirs de l'estomac ou du sexe, en comparaison avec le foutrillage et la libicepsion, était aussi stupide que de se fourrer les doigts dans le nez. L'on introduisit donc dans le cerveau des centres de sensations extatiques spécialement programmés par les ingénieurs des communications nerveuses, et que l'on disposa par étages. C'est ainsi que naquirent de nouveaux instincts, foutrilleux et libicepsuels, de même que les activités qui leur correspondaient et dont l'éventail était extrêmement riche et varié, puisqu'il était possible de foutriller et de libicepser successivement ou simultanément, en solo, en duo ou trio ; puis, après que l'on eut rajouté des titillons, l'on put même s'y adonner en groupes d'une cinquantaine de personnes. De nouvelles formes d'art apparurent alors ; il y eut des artistes libicepseurs et foutrilleurs, mais les choses ne s'arrêtèrent point là ; vers la fin du XXVI[e] siècle l'on assiste à l'éclosion de formes baroques, telles que les foule-dents et les ronge-pieds qui remportèrent un vif succès ; le célèbre Moncrétin Stérodon qui savait à la fois libicepser, foutriller et mandibuliner tout en volant avec des ailes vertébrales, devint l'idole des foules.

A l'apogée du baroque le sexe se démoda ; seuls deux partis insignifiants continuèrent à le cultiver : les commassaux et les séparatistes. Les séparatistes, ennemis de tout débridement, estimaient qu'il ne sied point de manger du chou avec la même bouche qui sert à embrasser l'amant. Un deuxième organe appelé « bouche platonicienne » était

donc indispensable ; l'idéal était d'en posséder tout un assortiment selon sa destination (une bouche pour les parents, une autre pour les amis, pour l'être élu). Les commassaux, prônant le fonctionnalisme, agissaient exactement à rebours, réunissant tout ce qu'ils pouvaient dans le but de simplifier du même coup l'organisme et l'existence.

La période de décadence, comme toujours pleine de bizarreries et d'extravagances, créa des formes singulières, telles que la demoiselle-escabelle et l'hexon qui faisait penser à un centaure mais possédait, en guise de sabots, quatre pieds nus aux orteils tournés vers le dedans. Ce dernier était parfois surnommé « tapet », du nom de cette danse dont la figure de base consistait à taper énergiquement du pied. Mais le marché accusait une saturation et une lassitude croissantes. Il était difficile d'épater les voisins en arborant un corps nouveau ; on utilisait des valves auriculaires en corne naturelle, des conques auditives sur lesquelles l'on projetait de petites images stigmatiques ; les joues des dames de la haute oscillaient comme des éventails rose pâle ; on s'essayait à marcher sur des espèces de pseudopodes. Par pure inertie le biprocops continuait à fournir des projets, mais on sentait que l'ère touchait à sa fin.

Plongé dans ma lecture, au milieu d'une pile de livres éparpillés çà et là, à la lumière des lampes qui rampaient au plafond, je m'assoupis sans même m'en rendre compte. Ce fut le son lointain des cloches matinales qui m'éveilla. Et bientôt mon frère lai entra pour me demander si je ne souhaitais point rompre la monotonie de mon séjour ; dans ce cas le prieur me priait de bien vouloir l'accompagner dans sa tournée du diocèse aux côtés du R. P. Memnard. La perspective de quitter ces ténébreuses catacombes me réjouissait plutôt, c'est pourquoi j'acquiesçai immédiatement.

La tournée fut, hélas, tout autre que je ne me l'étais imaginée. Nous ne sortîmes pas une seule fois à la surface. Les moines équipèrent pour la route de petites bêtes de somme couvertes de bâches qui descendaient jusqu'à terre, grises comme leurs habits, puis les enfourchèrent directement, sans selle, et nous avançâmes en cahotant lentement le long du boyau souterrain. Comme je le soupçonnais depuis un certain temps – soupçons qui se trouvèrent bientôt confirmés – nous nous trouvions dans des égouts désaffectés depuis des siècles, ayant jadis appartenu à la métropole qui se dressait là-haut, au-dessus de nous, avec ses milliers de gratte-ciel à demi ruinés. Les mouvements réguliers de ma monture avaient quelque chose de bizarre ; sous l'étoffe qui la recouvrait je ne distinguais pas non plus trace de tête ; jetant un discret coup d'œil sous la bâche, je pus me convaincre qu'il s'agissait en réalité d'une machine, une sorte de robot quadrupède primitif. Jusqu'à midi nous ne parcourûmes même pas vingt lieues. Au reste, il était malaisé d'évaluer la longueur du trajet parcouru, car la route qui serpentait sans cesse était un vrai labyrinthe de boyaux faiblement éclairés par des lampes qui, formant un petit troupeau, tantôt voltigeaient au-dessus de nos têtes, tantôt, se heurtant à la voûte concave, se hâtaient à la tête de la colonne où nous les appelions d'un simple claquement de langue.

Nous arrivâmes enfin à la résidence des pères pronostites où l'on nous reçut avec tous les honneurs ; je me trouvai, pour ma part, au centre de préoccupations de chacun. Comme la steppe aux meubles était restée loin derrière nous, les pères pronostites durent s'affairer tout particulièrement pour pouvoir me préparer un repas décent. Ce furent les entrepôts de la métropole abandonnée qui le fournirent sous la forme de sacs de spermatozoïdes ; l'on plaça devant moi une écuelle vide, une autre pleine d'eau, et

pour la première fois je pus me convaincre de l'efficacité des produits de la civilisation biotique.

Les moines me demandèrent de les excuser s'il n'y avait point de soupe ; le frère que l'on avait envoyé là-haut par la bouche d'égout n'avait pas su trouver le bon sac ; en revanche, le plat de résistance fut plutôt réussi : arrosé de quelques cuillerées d'eau le spermatozoïde se gonfla et s'aplatit si bien qu'au bout d'un moment j'avais dans mon assiette un médaillon de veau doré à point, baignant dans un beurre fondu et grésillant qui s'échappait de ses pores. Il faut croire qu'une totale confusion régnait dans les entrepôts où l'on avait été chercher cette gourmandise, car parmi les sachets contenant les spermatozoïdes gastronomiques d'autres s'étaient traîtreusement glissés : en guise de dessert ce fut un magnétophone qui poussa dans mon assiette ; encore était-il inutilisable puisqu'au lieu de bobines il avait des élastiques de caleçon. On m'expliqua que c'était là un effet spécial d'hybridation qui survenait fréquemment car, laissés sans surveillance, les automates produisaient des spermatozoïdes d'une qualité de plus en plus médiocre ; les produits biotiques pouvaient se croiser entre eux, ce qui expliquait l'apparition de ces hybrides insolites. Par la même occasion j'appris enfin l'origine des meubles sauvages. Les nobles religieux voulurent immédiatement envoyer un de leurs moinillons dans les ruines de la cité afin d'aller me chercher un dessert, mais je m'y opposai énergiquement. Beaucoup plus que le dessert, ce qui m'importait c'était de pouvoir m'entretenir avec eux.

Le réfectoire – qui n'était autre que l'ancienne station d'épuration des égouts municipaux – était fort proprement entretenu ; le sol était jonché de sable blanc et les murs éclairés par de nombreuses lampes d'un autre type que celles des Destructins ; clignotantes et rayées, elles faisaient penser à de gigantesques guêpes. Nous étions assis de chaque côté d'une longue table, soigneusement alternés,

c'est-à-dire que près de chaque Destructin reposait un pronostite fixé sur son châssis ; j'éprouvais une gêne inexplicable en constatant que j'étais le seul à avoir le visage et les mains dénudés, à côté des pères-robots tous masqués sous leurs cagoules de grosse toile pourvues de petites vitres à l'endroit des yeux, et en présence des révérends ordinateurs aux formes angulaires qui ne rappelaient en rien des êtres vivants. Quelques-uns étaient reliés entre eux par des fils courant sous la table, mais je n'osai point demander le sens de cette liaison multicâbles.

Une fois de plus la conversation qui se déroula pendant ce déjeuner solitaire – car j'étais le seul à y faire honneur – porta, par la force des circonstances, sur les affaires transcendantales. Je désirais savoir ce que les derniers croyants de Dichtonie pensaient des problèmes du bien et du mal, de Dieu et du diable. Lorsque j'eus posé cette question il se fit un long silence et seules les lampes zébrées continuèrent à bourdonner ; doucement aux coins du réfectoire ; à moins que ce ne fût le courant des pères pronostites.

Enfin, l'aîné des ordinateurs, qui était assis en face de moi, un spécialiste de l'histoire des religions comme je l'appris de la bouche du père Darg, parla en ces termes :

— Pour aller droit au but je formulerai nos conceptions de la façon suivante : Satan est ce que nous comprenons le mieux en Dieu. Cela ne signifie nullement que, selon nous, Dieu lui-même constitue un alliage d'éléments d'ordre supérieur et inférieur, du bien et du mal, de l'amour et de la haine, de la puissance de création et du désir de destruction. Satan, c'est l'idée selon laquelle il est possible de limiter Dieu, de le classifier, de le sublimer en effectuant une sorte de distillation fractionnée de façon qu'il devienne tel que nous puissions l'accepter – sans plus jamais nous en défendre – et seulement tel. Cette idée ne peut malheureusement résister au mouvement de l'histoire ; car sa

conséquence inéluctable est la conclusion qu'il n'est d'autre savoir que celui qui émane de Satan et que ce dernier est destiné à s'étendre jusqu'à absorber tout ce qui conquiert le savoir, dans son entier. Cela parce que la connaissance anéantit progressivement ces directives que l'on appelle commandements divins. Elle permet de tuer sans tuer, de détruire de façon que cette destruction devienne créatrice. Avec elle la notion de personne se volatilise – quel que soit le respect qui lui est dû, fût-ce celle du père ou de la mère – et les dogmes tels que celui du caractère surnaturel de l'Immaculée Conception et de l'âme immortelle se trouvent anéantis.

Si tout cela n'était que tentations du démon, tout ce que tu toucherais serait également une tentation, et l'on ne pourrait même point dire que Satan a englouti la civilisation sans engloutir l'Église en elle, car quelles que soient ses résistances, elle nous autorise progressivement à l'acquisition du savoir ; or, sur cette voie il n'est guère d'endroit où elle puisse, notre Eglise, déclarer : « jusque-là, et pas plus loin ! » ; car il n'est personne en elle ni hors d'elle pour savoir quelles seront demain les conséquences des connaissances acquises aujourd'hui. Certes, l'Église peut de temps à autre livrer bataille au progrès ; mais lorsqu'elle se bat sur un front, en défendant par exemple l'inviolabilité de la conception, au lieu d'attaquer en face le progrès, elle exécute une manœuvre d'encerclement et grâce à elle liquide le sens même des positions défendues. Il y a mille ans notre Église défendait la maternité, et la science a liquidé la notion même de maternité ; d'abord en coupant l'acte en deux, puis en le chassant du corps, et ensuite en réalisant la synthèse de l'embryon, si bien que trois siècles plus tard cette défense avait perdu tout son sens ; l'Église a dû accepter alors la fécondation à distance et la conception en laboratoire, la naissance de la machine et l'esprit dans la machine, la machine recevant les sacrements, et la

disparition de toute frontière entre la création naturelle et l'existence artificielle. Si elle était restée sur ses positions elle aurait dû finir par reconnaître, un beau jour, qu'il n'y a point d'autre Dieu que Satan.

Pour sauver Dieu nous avons donc reconnu l'historicité de Satan, c'est-à-dire son caractère évolutif qui en faisait la projection sans cesse changeante de tout ce qui, dans la Création, nous effraie et nous perd à la fois. Satan c'est l'idée naïve qu'entre Dieu et non-Dieu l'on peut faire la même différence qu'entre le jour et la nuit. Dieu est un mystère et Satan les différents visages de ce mystère, distillés de façon fragmentaire et réunis pour former une personne. Pour nous Satan n'existe pas en dehors de l'histoire ; l'unique chose qui soit durable en lui et qui nous ait permis de le prendre pour une personne provient de la liberté. Sache donc, cher hôte et visiteur des lointaines contrées, qu'en m'écoutant, il te faut oublier les catégories de ta pensée, modelées par une histoire différente de la nôtre. La liberté signifie pour nous tout autre chose que pour toi. Elle désigne la disparition de tout ce qui peut limiter l'action, autrement dit l'anéantissement de tous les obstacles auxquels la vie achoppe à l'aube même de la raison. Ce sont précisément ces obstacles qui forment l'intelligence en la faisant émerger hors des gouffres végétatifs. Et comme ces obstacles lui en font voir de toutes les couleurs, la raison historique rêve d'acquérir – par un acte destructeur – la plénitude des libertés ; c'est pourquoi elle tend à ce but en parcourant à grands pas les étapes de la civilisation. Il y a celle qui consiste à tailler des urnes de pierre, celle qui nous fait ressusciter les morts et enfin celle qui nous permet d'éteindre des soleils ; entre elles il n'est point d'obstacles infranchissables.

La liberté dont je parle n'est guère ce pâle état convoité par certains lorsqu'ils sont tourmentés par leurs propres frères. Car alors l'homme n'est plus pour l'homme qu'un

grillage, un mur, un piège, un gouffre. Non, la liberté à laquelle je songe se situe beaucoup plus loin, elle s'étend au-delà de cette zone de mutuelles oppressions sociales qu'il est possible de franchir définitivement ; alors, en recherchant de nouveaux obstacles, lorsque les hommes ont cessé de jouer ce rôle pour eux-mêmes, on finit par les découvrir en soi-même et dans le monde, et c'est donc soi-même et le monde que l'on choisit pour adversaire, afin de leur livrer combat et de les soumettre tous deux. Lorsqu'on y parvient *aussi* l'abîme béant de la liberté s'ouvre devant nous, car plus l'on peut agir, moins l'on sait comment agir. Tout d'abord l'on est tenté par la sagesse ; hélas, d'une cruche d'eau dans le désert, celle-ci devient alors une cruche au milieu d'un lac ; car il est aussi aisé de l'assimiler qu'une gorgée d'eau, et l'on peut désormais l'insuffler à de la ferraille ou à du frai de grenouille.

Mais s'il paraît honorable d'aspirer ainsi à la sagesse, il n'y a point d'arguments honnêtes pour la fuir, car alors nul n'ose déclarer tout haut qu'il souhaite revenir à l'hébétude ; du reste, même si quelqu'un avait le courage de l'avouer, jusqu'où pourrait-il reculer ainsi ? Car il n'y a déjà plus d'écarts naturels entre la raison et l'absence de raison, la science les ayant quantifiés et dissous ; c'est pourquoi même un déserteur de la connaissance n'échappe point à la liberté. N'est-il pas lui-même contraint de choisir l'incarnation qui lui sied ? Or il se trouve confronté à des chances plus nombreuses qu'il n'est d'étoiles au firmament. Quiconque est infiniment sage parmi ses semblables devient une caricature de la sagesse, de même que la reine des abeilles privée de sa ruche n'est plus qu'une caricature de mère, puisque l'énorme masse d'œufs qui dilate son abdomen ne sert plus à rien.

On en vient donc à fuir ce lieu, à la dérobée, dans la plus grande honte ou bien de force, en proie à la plus violente des paniques. Quiconque doit demeurer tel qu'il est persiste

dans cet état par nécessité. Quiconque peut être différent de ce qu'il est sera condamné à fractionner son destin en sautant sans trêve d'une forme d'existence à l'autre. De haut, une telle société fait penser à un essaim d'insectes grouillant sur une plaque incandescente. De loin ses tourments ressemblent à une farce car ces bonds incessants qui la mènent de la sagesse à l'abrutissement total paraissent ridicules, lorsque l'on s'aperçoit que les fruits de la raison ne servent qu'à battre du tambour sur son ventre, à courir sur mille pattes à la fois ou encore à tapisser les murs de cervelle. Lorsqu'on peut fabriquer le duplicata de l'être aimé il n'est plus d'être aimé, il ne subsiste qu'une caricature de l'amour ; lorsqu'on peut être n'importe qui et nourrir toutes les convictions possibles l'on n'est personne et il n'est aucune conviction. C'est pourquoi notre histoire sombre sans cesse puis remonte à la surface, gesticulant comme un pantin attaché à sa ficelle ; voilà ce qui la rend si cauchemardesque et si ridicule à la fois.

Le pouvoir réglemente la liberté, imposant ainsi de fausses frontières sans cesse minées par la révolte ; car l'on ne peut recouvrir ce qui a été découvert une fois pour toutes. En disant que Satan était la personnification de la liberté je voulais exprimer l'idée qu'il représentait cette face de l'œuvre divine qui nous effraie le plus, car elle est ce carrefour symbolisant la puissance du continuum, ce croisement devant lequel nous nous arrêtons, paralysés par le but même que nous avons atteint. Une bien naïve pensée philosophique proclame que le monde « devrait » nous limiter comme la camisole de force qui entrave le fou ; une autre théorie, dans cette même philosophie de l'être, déclare que ces liens « devraient » résider en nous-mêmes. Quiconque tient ce langage désire ardemment que la liberté ait des frontières, que celles-ci soient dans le monde ou en nous-mêmes, puisqu'il veut que le monde l'empêche de s'engager dans certaines directions ou que sa propre nature

soit là pour le retenir. Mais Dieu ne nous a donné ni les unes ni les autres. Et non content d'avoir banni ces frontières, il est allé jusqu'à aplanir tous les endroits où nous nous serions attendus parfois à les rencontrer, afin qu'au moment même de les franchir nous ignorions avoir accompli cet acte.

Je demandai si, selon le duisme, il n'en résultait pas que Dieu était identique à Satan. J'observai dans l'assistance une légère émotion. L'historien se tut et ce fut le gardien de l'ordre qui parla.

— Il en est comme tu le dis, mais non point comme tu le penses. En disant « Dieu est Satan » tu donnes à ces paroles un sens terrible, celui de la bassesse du Créateur. Ce que tu viens de dire serait alors faux ; mais seulement dans ta bouche. Si c'était moi qui l'avais dit ou bien n'importe lequel des pères ici présents ces mots auraient une tout autre signification. Ils voudraient dire uniquement qu'il est de ces dons divins que nous pouvons accepter sans résistance et d'autres dont nous sommes incapables de soulever le fardeau. Ils signifieraient : « Dieu ne nous a limités en rien, absolument en rien, il ne nous a dépouillés de rien et ne nous a entravés d'aucun lien. » Comprends donc qu'un monde contraint de ne faire que le bien serait le même foyer d'esclavage qu'un monde contraint de faire seulement le mal. Es-tu d'accord avec moi, Dagdor ?

L'historien, à qui cette question était adressée, acquiesça et prit la parole :

— En tant qu'historiographe des religions, je connais des théogonies d'après lesquelles Dieu a ordonné le monde de façon qu'il ne soit pas parfait, mais tende vers la perfection par un mouvement en ligne droite, en zigzag ou en spirale, je veux dire que je connais des thèses selon lesquelles Dieu est ce grand enfant qui lance ses jouets dans la bonne direction pour son propre divertissement. Je

connais aussi des doctrines qui appellent parfait ce qui existe déjà ; et pour que le compte de cette perfection puisse équilibrer le bilan ils procèdent à une légère correction – correction qui porte le nom du démon. Mais ce modèle qui fait de l'existence un jeu consistant à faire marcher des petits trains dont le ressort se détend peu à peu au rythme d'un progrès éternel, haussant la création à un niveau sans cesse plus élevé, vers les régions d'un bien-être croissant, comme cet autre modèle existentiel qui fait du monde un combat de boxe entre la Lumière et les Ténèbres se déroulant devant l'arbitre divin du ring, ou celui d'un univers où les interventions miraculeuses sont indispensables, c'est-à-dire la Création vue comme une horloge qui se détraque et le miracle comme une pincette divine manipulant les mécanismes stellaires, afin de la remonter à l'endroit nécessaire, ce modèle qui fait du monde un gâteau appétissant lardé par les arêtes des tentations diaboliques… Tous ces modèles sont les images du vaste abécédaire des espèces intelligentes, ce petit livre que les gens d'âge mûr rangent avec une mélancolie émue mais aussi un haussement d'épaules sur les étagères d'une chambre d'enfant. Il n'y a pas de démons, à moins que l'on ne considère la liberté comme un démon ; le monde est un, Dieu est un, la foi est une, cher hôte, et le reste est silence.

Je voulus savoir quelles étaient, selon eux, les caractéristiques positives de Dieu et du monde, car, pour l'instant, je n'avais entendu qu'une seule et même chose : ce que Dieu n'était pas ; et après cet exposé sur l'eschatologie de la liberté, tout n'était dans ma tête que tourbillon et brouillamini. Mais il fallait reprendre la route. Alors que nous cahotions déjà sur le dos de nos coursiers de fer, frappé par une idée subite, je demandai au R.P. Darg, chemin faisant, pourquoi son ordre portait le nom de « Destructins ».

— Cela est directement lié à notre sujet de conversation, répliqua-t-il. Cette appellation, d'origine historique, signifie l'approbation de l'existence dans sa totalité, en tant qu'elle provient de Dieu dans sa totalité ; aussi bien de ce qui, en lui, est création que de cela même qui nous semble en être le contraire. Elle ne signifie point, se hâta-t-il d'ajouter, que nous nous prononcions nous-mêmes pour la destruction ; il est certain qu'aujourd'hui, nul n'aurait donné ce nom à un ordre religieux, et cependant, c'est là le fruit d'un certain esprit de contradiction théologique, reflétant toutes les crises que l'Église a dû subir.

Je me mis à cligner des yeux, car nous venions d'arriver à un endroit où à la suite de l'effondrement des voûtes, l'égout sortait partiellement à la surface ; longtemps je ne pus ouvrir les paupières tant je m'étais déshabitué de la lumière du soleil. Nous nous trouvions dans une plaine privée de toute trace de végétation ; la ville se dressait à l'horizon, tel un échafaudage bleuâtre de bâtiments ; l'espace tout entier était quadrillé par un réseau de routes larges et lisses courant en tous sens, que l'on eût dites coulées dans des lames de métal argenté ; une parfaite désolation y régnait, de même que là-haut dans le ciel où flottaient quelques nuages blancs et ventrus.

Nos montures, dont l'allure semblait particulièrement pataude sur cette route conçue pour des véhicules extrêmement rapides, avançaient lentement en grinçant, comme si elles aussi étaient aveuglées par les rayons du soleil auxquels elles n'étaient point accoutumées. Nous empruntions un raccourci connu des moines ; mais avant que nous n'ayons rejoint la rigole de béton qui s'enfonçait à nouveau dans la terre, entre les brèches d'un viaduc, apparut une petite bâtisse de couleur émeraude et dorée ; ce devait être une sorte de station-service. Devant elle se tenait un véhicule plat, l'on eût dit un énorme cancrelat, dont la forme avait été conçue spécialement pour la vitesse. Le bâtiment

n'avait pas de fenêtres, il était entouré de murs translucides au travers desquels le soleil filtrait comme par un vitrail. Lorsque toute notre colonne déployée se trouva à une soixantaine de pas de la station je perçus, provenant de l'intérieur, des gémissements et des râles si horribles que mon poil se hérissa. La voix, indubitablement humaine, râlait et geignait tour à tour. J'étais convaincu que c'étaient là les cris d'un être que l'on torturait et peut-être même que l'on assassinait ; je levai les yeux sur mes compagnons, mais ils ne prêtaient pas la moindre attention à ces hurlements de damné.

Je voulus crier qu'il nous fallait courir au secours de la victime, mais la pensée, horrible, que le sort de cet homme supplicié pouvait leur être aussi indifférent m'ôta la parole ; c'est pourquoi je sautai à bas de mon quadrupède de fer et courus droit devant moi, sans m'occuper de personne. Avant même que j'aie pu rejoindre le bâtiment, un cri bref et rauque retentit, puis le silence retomba. Ce bâtiment était un pavillon aux formes légères, sans portes apparentes ; j'en fis le tour, vainement, et m'arrêtai finalement comme rivé au sol devant un mur d'émail bleuâtre, suffisamment transparent pour me permettre de voir au travers. Sur une table tout éclaboussée de sang reposait une forme nue, étendue entre des appareils qui enfonçaient leurs tuyaux ou leurs tenailles luisantes dans sa chair déjà morte, si horriblement déformée par les spasmes de l'agonie que je ne pus distinguer où étaient les bras et où étaient les jambes. Je ne voyais pas non plus sa tête, ou ce qui en tenait lieu, enveloppée dans une lourde cloche métallique descendant du plafond et tout hérissée d'épines acérées. Les nombreuses plaies du cadavre ne saignaient plus, car son cœur avait cessé de battre. Le sable chauffé par le soleil me brûlait la plante des pieds, le rugissement de damné du Dichtonien résonnait encore à mes oreilles ; j'étais là, figé d'horreur, d'angoisse et d'incompréhension à la vue de cette scène, car

le cadavre était seul. Je pouvais examiner tous les recoins de cette salle de torture mécanique ; c'est alors que je sentis – ou plutôt que j'entendis – s'approcher de moi une silhouette encapuchonnée ; et, croyant deviner du coin de l'œil que c'était le prieur, je proférai d'une voix rauque :

— Qu'est-ce que c'est ? Qui l'a tué ? Répondez…

Il se tenait près de moi, immobile comme une statue, et je demeurai muet, comprenant soudain qu'au fond, c'était réellement une statue de fer ; dans les souterrains, les silhouettes masquées des moines coiffés de leurs cagoules pointues ne paraissaient point aussi étranges qu'ici, en plein soleil, parmi la blanche géométrie des routes, sur le fond pur de l'horizon ; là, derrière le mur vitreux, cette dépouille tordue par les étreintes du métal me parut le seul être proche. Je me sentais seul et perdu parmi des machines froides et logiques qui n'étaient capables que de raisonnements abstraits. Et soudain, je faillis céder à l'envie, plus encore, je pris la résolution de m'éloigner d'eux sans un mot, sans même un regard d'adieu, car en cet instant, entre ces créatures et moi s'était ouvert un abîme infranchissable. Pourtant, je demeurai là sans bouger, à côté du prieur qui continuait à se taire, comme s'il attendait encore quelque chose.

Dans la salle inondée d'une lumière azurée filtrée par la verrière et les murs, quelque chose frémit soudain ; les bras luisants des appareils suspendus au-dessus du corps roidi commencèrent à se mouvoir. Ils redressèrent avec précaution les membres du supplicié, aspergèrent ses blessures avec un liquide clair comme de l'eau mais volatil, et le lavèrent de son sang ; le corps reposait à présent, étendu à plat sur la table, prêt, eût-on dit, pour un sommeil éternel. Cependant les lames des instruments se mirent à briller ; il me sembla brusquement qu'elles s'apprêtaient à le sectionner ; et quoiqu'il fût déjà mort, je voulus me précipiter pour le protéger de cet écartèlement barbare ;

mais le prieur posa sur mon bras une main de fer et je restai immobile.

La cloche brillante se leva et j'aperçus alors un visage inhumain. A présent toutes les machines travaillaient à la fois, si vite que je voyais seulement le clignotement et le mouvement de la pompe de verre sous la table où bouillonnait un liquide rouge, jusqu'à ce qu'au milieu de toute cette confusion la poitrine du gisant commençât à se soulever et à s'abaisser ; sous mes yeux ses plaies se cicatrisèrent aussitôt ; il se mit à bouger et à s'étirer.

— Il est ressuscité ? fis-je dans un souffle.

— Oui, répondit le prieur, afin d'expirer de nouveau.

Le gisant jeta un regard autour de lui ; puis, d'une main molle, que l'on eût dite désossée, saisit la poignée qui se trouvait à côté de lui et la tira. Alors la cloche descendit à nouveau sur sa tête ; sortant de leurs gaines, les tenailles obliques saisirent son corps, et les mêmes hurlements qu'auparavant retentirent dans la salle. J'étais si totalement désorienté que je me laissai conduire sans résister jusqu'à la caravane des moines masqués qui attendaient patiemment ; dans une sorte de léthargie je grimpai sur le dos de ma monture et écoutai les paroles qui m'étaient adressées. C'était le prieur qui m'expliquait que le pavillon était une station de service spéciale où l'on pouvait faire l'expérience de sa propre mort. Il s'agissait de connaître le maximum d'impressions violentes, lesquelles ne causaient pas uniquement de la souffrance, car grâce à une transformation adéquate des *stimuli*, la douleur alternait avec une effroyable volupté. Cela était dû au fait que, conformément à certains types d'automorphie, les Dichtoniens éprouvaient du plaisir pendant leur agonie ; et quiconque estimait qu'une seule mort ne suffisait point pouvait se faire tuer de nouveau après être ressuscité, afin d'éprouver une deuxième fois ce choc inouï. Et en effet, comme notre caravane de fer

s'éloignait assez lentement de cette véritable station-service de la mort, les râles et gémissements de l'amateur de sensations fortes nous parvinrent encore longtemps. Cette technique spéciale portait le nom d' « agonisticisme ».

Lire une œuvre historique qui parle des sanglantes tourmentes de l'histoire est une chose, voir de ses propres yeux et observer ne fût-ce qu'un mince fragment en était une autre. J'étais si las de ce séjour à la surface de la terre, sous le soleil, parmi les arcs des autoroutes argentées, l'étincelle du pavillon, clignotant au loin derrière nous, m'emplissait d'une telle épouvante que ce fut avec un véritable soulagement que je m'enfonçai à nouveau dans les ténèbres des canalisations souterraines qui nous accueillirent avec leur silence frais et rassurant. Devinant à quel point j'étais bouleversé le prieur se taisait ; jusqu'au soir nous visitâmes encore l'ermitage d'un anachorète, ainsi qu'un ordre de frères mineurs qui avait élu domicile dans l'égout collecteur d'un quartier résidentiel ; puis, tard dans la nuit, nous terminâmes notre tournée du diocèse et revînmes à la résidence des pères Destructins, face auxquels je ressentais à présent une honte étrange pour cet instant où je les avais craints et haïs si violemment.

Ma petite cellule me sembla un abri douillet ; un tiroir farci en gelée m'attendait déjà, préparé par les bons soins du frère lai ; après l'avoir englouti à la hâte – car j'avais grand faim – j'ouvris le volume de l'histoire dichtonienne consacré aux Temps modernes.

Le premier chapitre traitait des mouvements autopsychiques du XXIXe siècle. L'on était devenu si las de toute omni-transformation que l'idée de se détourner du corps pour s'occuper de la formation des esprits rajeunit pour ainsi dire la société et l'extirpa du marasme. Et ce fut le début de la Renaissance. Les génialites en furent les chefs de file et formèrent le projet de convertir tous les vivants en sages. Cela déclencha une grande soif de savoir ; l'on se mit

à cultiver les sciences avec ferveur et à nouer des contacts interstellaires avec d'autres civilisations ; cependant, cette avalanche d'informations nouvelles contraignit bientôt les gens à pratiquer d'autres refontes corporelles, car leur cerveau érudit ne tenait même point à l'intérieur du ventre ; la société se supergénialisa avec une accélération exponentielle et ces ondes de sagesse entourèrent toute la planète. Ce Rinascimento qui voyait le sens de l'existence dans la connaissance dura soixante-dix ans. Penseurs, professeurs, surfesseurs, ultrafesseurs et contrefesseurs se mirent à pulluler.

Traîner après soi ce cerveau chaque jour plus puissant devenait de plus en plus inconfortable ; c'est pourquoi, après une brève période où l'on vit apparaître des dipsyches (Ils avaient deux espèces de brouettes corporelles, l'une antérieure l'autre postérieure, pour les méditations supérieure et inférieure), la vie se chargea elle-même de transformer les génialites en immeubles. Chacun demeurait enfermé dans la tour d'ivoire de sa propre intelligence, tandis que, semblable à une Gorgone, l'on laissait les câbles se lover autour de soi, tels des serpents. La société était comme un rayon de sagesse récoltée à l'instar du miel, et au milieu duquel se logeait la larve humaine vivante. On communiquait sans fil et l'on se rendait des télévisites ; cette escalade provoqua finalement un conflit qui opposa les partisans de la mise en commun des réserves individuelles aux accapareurs de savoir qui voulaient posséder en propre chaque information. On se mit à écouter clandestinement les méditations d'autrui, l'on fit main basse sur les meilleures conceptions, l'on tenta de saper à la base les tours des antagonistes en matière de philosophie ou d'art, de fausser les données, de ronger les câbles, et même on essaya d'annexer les biens psychiques d'autrui en même temps que la personnalité de leur propriétaire.

La réaction qui suivit fut extrêmement violente. Nos gravures médiévales représentant toutes sortes de dragons et de monstres d'outre-mer sont de purs enfantillages en comparaison avec la débauche corporelle qui s'empara alors du globe tout entier. Les derniers génialites, à demi aveuglés par le soleil, s'extirpèrent des ruines afin de quitter la ville. Zigouillons, fédérastes et fusillites sévissaient dans le chaos général. L'on voyait se former des alliances de corps et d'appareils, habiles au dévergondage (machinoceur-apparatchak, fescamoteur, bigiclette), apparaître des caricatures outrageantes du clergé (scarabbés et scarabbesses) de même que coléoprêtres et bides-à-Bon-Dieu.

Ce fut alors que se répandit l'agonisticisme. La civilisation devint profondément rétrograde. Des hordes d'hachilles musclés forniquaient dans les forêts avec des tankinettes ; au milieu des arbres déracinés, à l'écart, des satrapes-nigauds se tenaient à l'affût. Plus rien ne témoignait que la planète ait jadis été le berceau d'une forme d'intelligence anthropomorphe. Dans les parcs envahis par les mauvaises herbes de table et les couverts sauvages, entre des touffes de nappier reposaient d'énormes *corporations* – véritables montagnes de chair vivante. La plupart de ces formes monstrueuses n'étaient pas apparues à la suite d'une planification et d'un choix conscients : c'étaient là les conséquences cauchemardesques du dérèglement de la machine corpogénératrice qui, au lieu de produire ce qui lui avait été commandé, fabriquait des monstres dégénérés et infirmes. En ces temps de *monstrolyse* sociale, comme l'écrivait le professeur Gragz, la préhistoire semblait prendre une étonnante revanche sur ses lointains descendants, car dans la machine biotique emballée, ce que la pensée primitive avait seulement imaginé en engendrant le cauchemar des mythes – le verbe de l'horreur – s'était fait chair.

Au début du XXXe siècle Dzomber Glaubon prit le pouvoir en dictateur sur toute la planète et, pendant vingt ans, procéda à l'unification, la normalisation et la standardisation corporelles, qui furent tout d'abord accueillies comme autant de mesures salvatrices. Partisan d'un absolutisme éclairé et humanitaire, il ne voulut point autoriser l'extermination des formes dégénérées issues du XXIXe siècle ; mais il les fit rassembler dans des réserves spéciales ; j'ajoute entre parenthèses que c'était justement à la lisière de l'une de ces réserves que se trouvait sis, sous les décombres de l'ancienne capitale provinciale, le monastère souterrain des pères Destructins où j'avais trouvé refuge. Par la volonté de D. Glaubon, chaque citoyen devait se transformer en un femâle dépostériorisé, c'est-à-dire en un être unisexué qui se présenterait pareillement à l'avant et à l'arrière. Dzomber écrivit *Les Pensées*, œuvre où il exposa en détail son programme. Il supprima le sexe, croyant y voir les causes de la décadence du siècle précédent ; il laissa toutefois à ses sujets les centres de la volupté, non sans les avoir préalablement socialisés. Il préserva aussi l'intelligence, car il ne voulait pas gouverner des créatures débiles et souhaitait être le rénovateur de la civilisation.

Mais qui dit intelligence dit aussi divergence, ce qui implique l'apparition d'idées non orthodoxes. Illégale, l'opposition se réfugia dans la clandestinité et s'y livra à de lugubres orgies antifemâlistes. C'est du moins ce que proclamait la presse gouvernementale. Toutefois, Glaubon ne persécutait pas les opposants qui se métamorphosaient en prenant des formes contestataires (farinari, croupiers). Sans doute dans la clandestinité y avait-il même des bicroupiers proclamant que l'intelligence servait à comprendre qu'il fallait s'en débarrasser au plus vite, car c'était elle la cause de toutes les débâcles historiques ; ils remplaçaient la tête par ce que nous tenons pour son contraire, la considérant comme un élément gênant, nuisible, voire même banal ;

mais le R. P. Darg m'assura que la presse gouvernementale avait exagéré les choses. Les croupiers étaient contre la tête, ils l'avaient rejetée, mais ils avaient néanmoins transféré le cerveau en bas, afin qu'il puisse observer le monde avec un œil ombilical et un autre situé derrière, un peu plus bas.

Après avoir mis un peu d'ordre dans tout cela, Glaubon lança un plan de stabilisation millénaire de la société en recourant à ce que l'on appelait alors l'hédalgétique. Sa mise en application fut précédée par une vaste campagne de presse menée sous le mot d'ordre le sexe au service du travail ! Chaque citoyen se voyait attribuer un poste et les ingénieurs des voies nerveuses liaient les neurones de son cerveau de façon qu'il éprouve de la volupté uniquement lorsqu'il travaillait avec application. Ainsi, que l'on plantât des arbres ou portât de l'eau, l'on nageait également dans la béatitude, et mieux l'on besognait, plus intense était l'extase ressentie ; mais la perversité propre à l'intelligence finit également par saper cette méthode sociotechnique qui paraissait pourtant infaillible. Les non-conformistes estimaient que la volupté éprouvée en travaillant était une forme d'esclavage. S'opposant à la libido du travail (ou laboribido), en dépit de la concupiscence qui les poussait à se rendre sur leurs lieux de travail imposés, au lieu d'effectuer ce à quoi les incitait l'appel de l'instinct, ils faisaient exactement le contraire. Ceux qui devaient être porteurs d'eau se mettaient à scier des troncs d'arbres et les bûcherons à porter de l'eau, agissant dans le cadre des manifestations antigouvernementales. L'amplification des désirs socialisés, réalisée à plusieurs reprises sur l'ordre de Glaubon, fit chou blanc, si bien que les historiens appellent les années de son gouvernement « l'ère des martyrs ». La biolice eut beaucoup de difficultés à identifier les délinquants, car ceux que l'on prenait sur le fait en train d'endurer ces supplices affirmaient hypocritement qu'ils gémissaient en réalité de volupté. Glaubon se retira de la vie

biolytique parfaitement désappointé ; il comprenait en effet que son vaste plan était ruiné.

Puis, à la charnière des XXXI[e] et XXXII[e] siècles, l'on assista aux luttes des Diadochs. La planète se désagrégea en provinces peuplées par des citoyens façonnés selon les directives des autorités locales. C'était déjà l'époque de la contre-réforme postmonstrolytique. L'on voyait encore, çà et là, d'énormes amoncellements de villes et de fécondoirs à demi ruinés, datant des époques lointaines, que les contrôles aériens exploraient sporadiquement ; des sexoroutes désertées et autres survivances du passé continuaient parfois à fonctionner de façon plus ou moins dénaturée. Tetradoch Glambron soumit les codes génétiques à la censure, décrétant l'interdiction de certains types de gènes ; mais les individus ainsi censurés s'arrangeaient pour corrompre les organes de contrôle, utiliser dans les lieux publics toutes sortes de masques et d'embouts, se camoufler la queue en la collant sur le dos avec du sparadrap ou la glisser à la dérobée dans les jambes de leur pantalon, etc. Ces pratiques étaient en réalité un secret de polichinelle.

Agissant dans l'esprit du principe *divide et impera*, Pentadoch Marmozel augmenta légalement le nombre de sexes tolérés officiellement. Sous son gouvernement, à côté de l'homme et de la femme on créa le mêlhome et la famêle, ainsi que deux sexes auxiliaires : les soutendrons et les frottins. L'existence, et plus particulièrement la vie érotique, devint, sous ce Pentadoch, extrêmement compliquée. En outre, des organisations secrètes commencèrent à se réunir et à organiser des débats sous couvert de s'adonner à la sextuple activité sexuelle recommandée par le gouvernement ; aussi le projet fut-il partiellement annulé ; aujourd'hui l'on ne trouve plus que des mêlhomes et des famêles.

Sous les Hexadochs, l'on vit apparaître toutes sortes d'allusions corporelles grâce auxquelles l'on pouvait

contourner la censure chromosomique. Je vis des portraits représentant des personnes dont les lobes auriculaires se prolongeaient pour former de petits mollets. Il était malaisé de dire si c'était là simplement une façon de se tailler les oreilles ou bien s'il s'agissait d'une allusion à certain coup de pied que l'on aimerait donner. Dans certains cercles on prisait particulièrement les langues terminées par un petit sabot. Il est vrai que la chose était malcommode et ne servait absolument à rien, mais c'est précisément ainsi que se manifestait l'esprit d'indépendance somatique. Guril Hapsodor, qui passait pour un libéral, autorisa les citoyens particulièrement méritants à posséder une jambe supplémentaire ; la chose fut considérée comme une distinction honorifique, puis cette jambe finit par perdre totalement son sens locomoteur pour devenir l'insigne d'une dignité que l'on revêtait ; les fonctionnaires supérieurs avaient jusqu'à neuf jambes ; grâce à quoi l'on pouvait immédiatement reconnaître le rang de chacun, fût-ce aux bains.

Sous le gouvernement de l'austère Gazerol Ischiolyse, l'on suspendit la distribution des autorisations conférant un métrage corporel supplémentaire, et l'on alla même jusqu'à confisquer les jambes des délinquants ; on disait qu'il voulait ainsi supprimer tous les membres et organes qui n'étaient point indispensables à la vie et introduire la microminiaturisation, car l'on construisait des appartements de plus en plus petits ; mais Bghiz Gargdl, qui avait pris le pouvoir après Ischiolyse, annula ces décrets et autorisa même le port de la queue sous prétexte que son panache pouvait servir à balayer l'appartement. Puis, sous Gond de Gatin apparurent les fameux « déviants inférieurs » qui se multipliaient illégalement les extrémités. Au cours de l'étape suivante où le régime fut particulièrement austère ce furent les ongles linguaux et autres organites contestataires qui se montrèrent ou plus exactement se dissimulèrent. Ces

oscillations continuaient toujours lorsque je débarquai sur Dichtonie. Ce que l'on ne pouvait d'aucune façon réaliser corporellement était formulé dans la littérature dite pornobiotique, écrits clandestins auxquels se rattachaient les ouvrages prohibés dont regorgeait la bibliothèque du monastère. Je feuilletai par exemple un manifeste qui en appelait à la création du femâle, lequel devait se déplacer sur ses cheveux, tandis que le fruit d'un autre auteur anonyme, le sopragneau, devait se mouvoir dans l'air en planant comme un aéroglisseur.

Après m'être plus ou moins familiarisé avec l'histoire planétaire, je voulus consulter la littérature scientifique plus récente. Le principal organe de recherche et de projets est à présent le coprocorpsy (Commission des projets corporello-psychiques). Grâce à l'amabilité du père bibliothécaire, je pus prendre connaissance des travaux récents effectués par cet organe. Ainsi l'ingénieur des corps Dergard Introgne est-il l'auteur d'un prototype portant le nom provisoire de polymone ou omnigaud. Le professeur docteur ingénieur maître Oband Rabor travaille à la tête d'une importante équipe à un projet audacieux, voire même controversé, celui du *trivial* qui doit être un assemblage fonctionnel de trois voies, chacune menant ailleurs : respectivement à la communication, au sexe et à vau-l'eau. Je pus également me familiariser avec les travaux pronostico-futurologiques des corporologues dichto-niens ; j'eus alors l'impression que l'automorphie, dans son ensemble, se trouvait au point mort de l'évolution, quoi que les experts puissent faire pour mettre fin à cette stagnation ; l'article du professeur Blagobert Grauz, directeur du copro-corpsy, paru dans le mensuel *Les Echos du corps*, s'achevait par les mots suivants : « comment peut-on ne *point se* transformer alors qu'on *peut* le faire ? »

Après cette étude acharnée je me trouvai si épuisé, que lorsque j'eus rapporté à la bibliothèque la dernière pile de

livres, pendant toute une semaine je ne fis rien d'autre que me bronzer dans le buisson aux meubles.

Je demandai au prieur ce qu'il pensait de la situation biolytique. A son avis, pour les Dichtoniens tout retour aux formes humaines était exclu, car ils s'en étaient par trop écartés en raison d'un endoctrinement pluriséculaire ces formes étaient entourées de tels préjugés et faisaient l'objet d'une répulsion telle que même eux – qui n'étaient pourtant que des robots – devaient soigneusement camoufler leur corps pour pouvoir se montrer dans les lieux publics. Je lui demandai alors, tandis que nous étions seuls dans le réfectoire, après le dîner, quel était au juste, au sein d'une telle civilisation, le sens d'une activité monastique et religieuse.

Le prieur sourit, du moins c'est ce qu'il me sembla d'après sa voix.

— J'attendais cette question ! fit-il. Je vais y répondre en deux fois ; la première grossièrement, la seconde avec subtilité. Tout d'abord, le duisme c'est un peu comme l'oracle de la Pythie. En effet, Dieu est un mystère au point que l'on ne peut avoir de certitude absolue, même pour ce qui est de son existence. De deux choses l'une : soit il existe, soit il n'existe pas : telle est la racine étymologique du nom de notre foi. Et maintenant, je te répondrai une seconde fois, mais plus profondément. Un Dieu-certitude n'est pas un mystère parfait, puisqu'on peut le saisir et le délimiter, ne fût-ce que par le fait même de son existence. Cette existence garantie n'est rien d'autre qu'une oasis, un lieu d'apaisement, l'oreiller de l'esprit ; c'est avant tout dans les livres traitant de l'histoire des religions que l'on peut voir se déployer cet effort incessant et séculaire de la pensée, tendu à l'extrême, allant jusqu'à la folie ; cette pensée qui n'a eu de cesse qu'elle n'ait accumulé les arguments et preuves de son existence, et qui, chaque fois pulvérisée, s'est érigée à nouveau sur ses débris et décombres. Nous n'avons pas

voulu te lasser en te présentant nos ouvrages théologiques, mais si tu les consultais, tu verrais quelles sont les phases de l'évolution d'une foi naturelle – phases que les jeunes civilisations n'ont pu connaître encore. L'étape du dogmatisme ne s'interrompt pas d'un seul coup, elle passe d'un état clos à un état ouvert lorsque l'on établit dialectiquement, selon le principe de l'infaillibilité du chef de l'Église, le dogme de la faillibilité inéluctable de toute pensée dans le domaine de la foi, formulé brièvement dans ces termes : « Rien de ce qui peut être exprimé ici-bas ne peut correspondre à ce qui existe et dure là-bas. » C'est alors que le niveau de l'abstraction s'élève à nouveau : tu as peut-être remarqué que la distance entre Dieu et la raison s'accroît avec le temps – partout et toujours !

Selon la révélation antique, Dieu se mêlait toujours de tout, il enlevait directement les bons au ciel, arrosait de soufre les méchants, se trouvait derrière le premier buisson venu ; ce n'est que plus tard que s'est opéré cet éloignement dont j'ai parlé. Dieu a cessé d'être visible, anthropomorphe et barbu, finies l'aide scolaire des miracles et des démonstrations idéologiques de transfert des démons dans des boucs, les visites de contrôle faites par les anges ; en un mot, la foi a appris à se passer de toute cette métaphysique de cirque ; ainsi passât-elle de la sphère des sens à celle des abstractions. L'on ne manqua point alors de preuves de Son existence ni de sancteurs exprimés dans la langue de l'algèbre supérieure, ni d'une herméneutique plus élitiste encore. Ces abstractions arrivent enfin au point où l'on proclame la mort de Dieu afin de conquérir cette sorte de sérénité de fer, glaciale et déchirante, qui revient de droit aux vivants, lorsque les êtres aimés entre tous les quittent à jamais.

Le manifeste proclamant la mort de Dieu est alors une manœuvre qui doit – quoique brutalement – nous délivrer d'une extrême lassitude métaphysique. Nous sommes seuls

et ferons ce que nous voudrons, ou bien ce à quoi nous inciteront les découvertes ultérieures. Or le duisme est déjà allé plus loin ; en lui l'on croit en doutant et l'on doute en croyant ; mais même cet état ne peut être définitif. Selon certains pères pronostites, les évolutions et révolutions, c'est-à-dire les tours et détours des confessions religieuses, ne se déroulent point dans tout le cosmos de façon identique ; il est des civilisations puissantes et vastes qui s'efforcent d'administrer toute la cosmogonie dans le cadre d'une provocation contre Dieu. Selon cette présomption, il est des peuples quelque part dans les étoiles, qui tentent de percer l'horrible silence de Dieu en lui lançant un défi, c'est-à-dire en le menaçant de cosmocide ! Ils veulent que l'univers entier se rassemble en un seul point et s'immole tout entier dans le brasier d'un spasme ultime ; c'est comme s'ils voulaient, en minant les œuvres divines, forcer Dieu à réagir de n'importe quelle façon ; nous ne savons rien de certain à ce sujet, mais d'un point de vue psychologique ce dessein nous semble possible, quoique vain. Organiser des croisades contre le Bon Dieu en se servant d'antimatière ne paraît guère être une méthode raisonnable pour nouer le dialogue avec Lui.

Je ne pus m'empêcher de formuler tout haut la remarque qui me brûlait les lèvres : le duisme, à ce qu'il me semblait, était en réalité un agnosticisme ou un athéisme qui n'était pas tout à fait sûr de lui, ou bien encore une oscillation perpétuelle entre deux pôles : il existe, il n'existe pas. Mais s'il y avait en lui ne fût-ce qu'une once de foi en Dieu à quoi servait donc l'existence monacale ? A qui et en quoi cet interminable séjour dans les catacombes pouvait-il bien profiter ?

— C'est trop de questions à la fois ! déclara le R. P. Darg. Attends un peu. Et que pouvions-nous faire selon ton raisonnement ?

— Comment cela ? Mais par exemple développer les œuvres missionnaires…

— Alors, tu n'as toujours rien compris ! Tu es toujours aussi loin de moi qu'au moment où je t'ai vu pour la première fois, fit le prieur avec une profonde tristesse. Tu estimes que nous devrions nous occuper de répandre la foi ? De faire du prosélytisme ? De fabriquer des convertis ? D'inculquer notre religion ?

— N'est-ce pas votre avis, mon père ? Comment cela est-il possible ? Est-ce que cela n'a pas été de tout temps votre mission ? demandai-je étonné.

— Sur Dichtonie, fit le prieur, un million de choses dont tu ne te rends même pas compte sont possibles. Chez nous une simple opération suffit pour effacer tout le contenu de la mémoire individuelle et remplir l'esprit ainsi vidé avec une nouvelle mémoire synthétique, de façon que celui qui a subi l'opération s'imagine avoir vécu ce qu'il n'a point vécu, ressenti ce qu'il n'a jamais ressenti ; en un mot, on peut en faire quelqu'un d'autre, un être différent de ce qu'il était avant l'opération. On peut changer le caractère et la personnalité, et donc transformer des brutes lubriques en doux Samaritains et *vice versa* ; des athées en saints ou des ascètes en débauchés ; on peut abrutir les sages et rendre géniaux les imbéciles ; mets-toi bien dans la tête que tout cela est très facile et qu'il n'y a aucun obstacle matériel à ces transformations. Et maintenant, fais bien attention à ce que je vais te dire.

En cédant aux arguments de nos prédicateurs un athée endurci pourrait se mettre à croire. Admettons que d'éloquents émissaires de nos ordres convertissent diverses personnes. L'état final de ces opérations missionnaires serait tel qu'en raison des changements survenus dans leurs esprits, des gens jusque-là incroyants commenceraient à croire. C'est clair, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai…

— Excellent. Et maintenant, songe un peu que ces personnes nourriront dans le domaine de la foi de nouvelles convictions parce qu'en leur fournissant, par l'intermédiaire de paroles inspirées et de gestes oratoires, un certain nombre d'informations, nous avons, d'une certaine façon, façonné leurs cerveaux. Eh bien, cet état final de l'esprit nourri par une foi vorace et avide de Dieu peut être atteint un million de fois plus vite et plus infailliblement en appliquant une gamme de produits biotiques convenablement choisis. Alors, à quoi bon faire les missionnaires avec les armes de cette persuasion, ces sermons, conférences et cours désuets, alors que nous avons à notre disposition tous ces moyens modernes ?

— Vous ne parlez pas sérieusement, mon père ! m'écriai-je. Cela serait contraire à l'éthique !

Le prieur haussa les épaules.

— Tu parles ainsi parce que tu es le fils d'une autre époque. Tu estimes sûrement que nous agirions en usant de stratagèmes et de contrainte, autrement dit en recourant à une tactique de « cryptoconversion », en répandant à la dérobée je ne sais quels produits chimiques ou bien en façonnant les esprits par des ondes ou des vibrations. Mais il n'en est rien. Jadis, il y avait des débats entre croyants et incroyants, et le seul outil, la seule arme utilisée était la force verbale des arguments présentés par chaque partie (je ne pense pas à ces « disputes » où l'argument était le pal, le bûcher ou la hache). Actuellement, un débat analogue se déroulerait avec des moyens d'argumentation techniques ; nous agirions avec des instruments convertisseurs, et les opposants endurcis contre-attaqueraient avec des méthodes susceptibles de nous couler à leur moule ou, du moins, de les rendre eux-mêmes réfractaires à cette espèce de missionnarisme. Les chances de gagner qu'aurait chacun des

deux camps dépendraient alors de l'efficacité des techniques mises en œuvre, de même que jadis, les chances que l'on avait de l'emporter dans une dispute oratoire dépendaient de l'efficacité de l'argumentation verbale. Convertir revient finalement à transmettre une information qui contraint autrui à croire.

— Et pourtant, m'obstinai-je, une telle conversion ne serait pas authentique ! Toute substance qui provoquerait cette soif de croyance et cet appétit de Dieu falsifierait l'esprit, car au lieu de parler à sa liberté elle le forcerait et le violerait !

— Tu oublies à qui tu parles et où tu te trouves, rétorqua le prieur. Voici six cents ans qu'il n'y a plus chez nous le moindre esprit « naturel ». Nous n'avons donc pas la possibilité de distinguer une pensée imposée d'une pensée naturelle, puisque nul n'a besoin d'imposer une pensée à la dérobée à qui que ce soit pour le convaincre. Ce qu'on impose est antérieur et définitif à la fois ; c'est le cerveau lui-même !

— Certes, mais même ce cerveau imposé possède une logique intacte ! répliquai-je.

— C'est vrai. Toutefois, rapprocher les disputes théologiques de jadis et celles d'aujourd'hui ne perdrait son sens que s'il existait en faveur de la foi une argumentation logiquement irréfutable, contraignant l'esprit à approuver le résultat avec la même force que le font les mathématiques. Or, selon notre théodicée, ce genre d'argumentation ne peut exister. C'est pourquoi l'histoire des croyances connaît des apostasies et des hérésies, tandis que celle des mathématiques ignore cette sorte de déviations, car personne n'a jamais refusé de reconnaître qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'ajouter l'unité à l'unité, et que le résultat de cette opération était le chiffre deux. Mais Dieu ne peut

être démontré mathématiquement. Je vais te raconter ce qui s'est passé il y a deux cents ans.

Un certain père ordinateur s'était heurté à un ordinateur incroyant. Ce dernier, un modèle plus récent, disposait de moyens d'action informatiques inconnus de notre ecclésiastique. Il écouta donc jusqu'au bout son argumentation et dit : « Vous m'avez informé, messire, à présent à mon tour de le faire, ce qui ne durera guère un millionième de seconde. Attendons ce petit instant pour votre transfiguration, monseigneur ! » Après quoi il informa et transforma à distance notre père, si prestement que celui-ci en perdit la foi ! Qu'en dis-tu ?

— Eh bien, si ce n'était pas là faire violence, je ne sais plus ! m'écriai-je. Chez nous cela s'appelle « manipulation des consciences ».

— La manipulation des consciences, dit le R. P. Darg, n'est autre qu'une façon de mettre à l'esprit des liens invisibles, tout comme l'on peut fixer au corps des entraves visibles. La pensée est comme l'écriture formée par une main ; la manipuler équivaut à s'emparer de cette main qui écrit pour l'obliger à tracer d'autres signes. C'est un viol indéniable ! Mais l'ordinateur dont nous parlions n'a point agi de la sorte. Chaque argument doit être construit à partir de certaines données ; convaincre dans une discussion revient à faire glisser les données dans l'esprit de notre opposant en prononçant certaines paroles. C'est justement ce qu'a fait l'ordinateur, mais sans parler. Du point de vue de l'information, il n'a donc pas agi différemment du bon vieux disputant de jadis, si ce n'est qu'il s'y est pris autrement pour ce qui est de la technique de transmission. S'il y est parvenu, c'est qu'en vertu d'un don particulier il était à même de voir comme par transparence l'esprit de notre ecclésiastique. Imagine un peu un joueur d'échecs qui verrait seulement l'échiquier avec les pièces, tandis que l'autre apercevrait en plus les pensées de son adversaire.

C'est certainement ce dernier qui l'emporterait, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il ait exercé sur son partenaire la moindre contrainte. Comment crois-tu que nous ayons agi avec notre moine, à son retour ?

— Vous avez sans doute fait en sorte qu'il puisse croire à nouveau…, fis-je d'un ton hésitant.

— Non, nous y avons renoncé, car il s'y est opposé. Nous n'avons donc pas pu faire cela.

— A présent, je n'y comprends vraiment plus rien ! Vous auriez pourtant agi exactement comme son adversaire, mais à rebours !

— Certainement pas ! Il était trop tard, car notre ancien père ne souhaitait point d'autres disputes savantes. Vois-tu, le concept même de « dispute » a changé et s'est considérablement élargi. Quiconque veut désormais entrer en lice doit être prêt à affronter autre chose qu'un simple assaut de paroles. Notre ecclésiastique a, hélas, fait preuve d'une ignorance et d'une naïveté bien regrettables, car il était averti ; l'autre l'avait d'avance assuré de sa supériorité, mais il n'arrivait pas à se mettre dans la tête que cette foi qu'il croyait inébranlable pût céder devant quoi que ce fût. D'un point de vue théorique il existe une issue hors du cercle vicieux de cette escalade ; il faudrait notamment concevoir un esprit capable de tenir compte de toutes les variantes, de toutes les données possibles. Mais comme leur ensemble est d'ordre transfini, seul un esprit transfini pourrait acquérir la certitude métaphysique. Il est exclu que l'on puisse jamais en construire de semblable. Car quoi que nous construisions, nous le faisons de façon finie, et s'il existe un ordinateur infini ce ne peut être que Lui.

C'est pourquoi, lorsque la civilisation est parvenue à ce stade-là, toute controverse sur Dieu peut, plus encore doit être, menée à l'aide de techniques nouvelles. Si tant est que l'on veuille qu'elle continue à se dérouler. La panoplie

informatique a changé pareillement des deux côtés ; la situation d'un combat serait donc symétrique et par conséquent identique à celle des disputes moyenâgeuses. Ce nouveau missionnarisme ne peut être considéré comme immoral que dans la mesure où l'on tient également pour immorale l'antique conversion des païens ou bien les controverses des théologiens de jadis avec les athées. Aucun autre type d'œuvre missionnaire n'est plus possible de nos jours, car quiconque souhaiterait croire aujourd'hui croirait *à coup sûr*, et quiconque a la foi et désirerait la perdre la perdrait *inévitablement*… grâce à une série d'opérations appropriées.

— On pourrait donc aussi agir sur le centre de la volonté en provoquant le désir de croire ? demandai-je.

— Exactement. Tu le sais, on a jadis forgé le dicton suivant : Dieu est du côté des bataillons les plus forts. Actuellement, si l'on imagine des croisades technogènes, il se retrouverait du côté des appareils convertisseurs les plus puissants ; mais nous ne croyons pas que notre tâche soit de nous lancer dans cette course aux armements théodictiques sacralo-antisacrés ; nous voulons éviter de prendre le chemin d'une escalade qui nous obligerait à fabriquer quelque convertisseur et eux quelque anticonvertisseur, puis à convertir et les laisser convertir, ce qui fait que nous lutterions ainsi pendant des siècles, changeant les monastères en officines, fabriquant des moyens de plus en plus efficaces et des concevants tactiques permettant de provoquer chez autrui une véritable famine de croyance.

— Je ne parviens pas à comprendre, mon père, comment il se fait qu'il n'y ait pas d'autre voie que celle que tu me désignes. La même logique n'appartient-elle pas en commun à tous les esprits ? Et la raison naturelle ?

— La logique n'est qu'un outil, repartit le prieur, et d'un outil il ne peut rien découler. Il lui faut un manche et une

main pour le diriger, or ce manche et cette main peuvent prendre chez nous la forme qui plaît à chacun. Quant à la raison naturelle, les pères et moi sommes-nous d'origine naturelle ? Comme je te l'ai dit, nous ne sommes que de la ferraille, et pour ceux qui nous ont d'abord conçus avant de nous rejeter, notre *credo* n'est qu'un produit marginal, une espèce de charabia émis par cette ferraille. On nous a dotés de la liberté de penser uniquement parce que l'industrie pour laquelle nous avions été conçus l'exigeait. Ecoute-moi bien, je vais à présent te révéler un secret que je ne trahirais à nul autre. Je sais que tu vas bientôt nous quitter et que tu ne le transmettras pas au gouvernement : nous le payerions cher. Les pères d'un ordre lointain tout entier dévoué à la science ont découvert certains produits permettant d'agir sur la volonté et la pensée de façon que nous puissions, en un clin d'œil, convertir toute la planète ; car il n'est point contre eux d'antidote. Ces produits n'abrutissent pas ; ils ne grisent ni ne privent l'individu de sa liberté, mais ils exercent sur l'esprit la même pression qu'une main exercerait sur le regard en obligeant quelqu'un à lever la tête vers le ciel, tandis qu'une voix dirait : « Regarde ! » La seule violence et le seul esclavage seraient que l'on ne peut alors fermer les yeux. Ces produits vous forcent à regarder en face les Mystères, et quiconque l'a vu une fois ne peut plus s'en débarrasser, car il imprime dans le cerveau des traces indélébiles. C'est un peu – pour choisir une comparaison – comme si je t'emmenais au bord d'un volcan et t'incitais à regarder *au fond :* la seule contrainte que j'exercerais sur toi serait telle que tu ne pourrais oublier ce que tu as vu. Ainsi, nous sommes déjà tout-puissants en matière de conversion, puisque nous avons atteint, dans ce domaine, le stade suprême de la liberté d'action, que la civilisation avait déjà rejoint sur un autre terrain, celui de la genèse matérialo-corporelle. Nous pouvons donc enfin… comprends-tu ? Nous avons cette toute-puissance missionnariste, et pourtant nous ne ferons rien. Car notre

foi ne peut se manifester que si nous refusons précisément de franchir ce pas. Je proclame avant tout : *non agam.* Non seulement *non serviam*, mais aussi : je n'agirai pas. Et je ne le ferai pas justement parce que je *peux* agir *à coup sûr*, et par cette action faire *tout* ce qui me plaît. Il ne nous reste donc qu'à demeurer ici, avec les fossiles de rats, au fond de ce dédale d'égouts asséchés.

Je ne trouvai guère de réponse à ces paroles. Voyant qu'il était inutile de prolonger mon séjour sur cette planète, après un adieu ému et attristé, je quittai les pères et chargeai ma fusée heureusement demeurée intacte sous son camouflage. Puis, je pris le chemin du retour, me sentant un autre homme que celui qui, il n'y a pas si longtemps encore, avait atterri en ce lieu.

FIN
du 21e voyage
d'Ijon Tichy

Le Monde, 2-3 avril 2006

Disparition de Stanislaw Lem

II était considéré comme l'un des plus grands auteurs de science-fiction

Stanislaw Lem est mort lundi 27 mars 2006 à Cracovie à l'âge de 84 ans. Il était considéré, surtout aux Etats-Unis et en Russie, comme l'un des plus grands auteurs de science-fiction. Mais peut-être, d'après certains critiques, est-ce la pratique de ce « genre mineur » qui l'a empêché de recevoir le prix Nobel.

Lem, comme tout Polonais de sa génération, a connu deux totalitarismes, mais a été vénéré et invité des deux côtés du rideau de fer.

Né à Lvov le 12 septembre 1921, c'est là qu'il a commencé ses études en médecine. D'origine juive mais sans aucune éducation religieuse, il a survécu grâce à de faux papiers. Après la guerre, Lvov étant annexée par l'URSS, il est rapatrié à Cracovie, où il termine ses études.

A 25 ans, Stanislaw Lem publie sa première nouvelle fantastique, et à 30 ans son premier roman, *Les Astronautes* (1951). D'emblée donc, en pleine période stalinienne, il se situe en marge du style officiel du « réalisme socialiste », ce qui lui permet d'être reconnu pour ses qualités littéraires et non pour son engagement idéologique.

Pendant sa vie, passée presque exclusivement à Cracovie, Stanislaw Lem a écrit plus de 70 livres traduits en une quarantaine des langues et vendus à près de 30 millions d'exemplaires. Les plus connus sont ses œuvres de science-fiction, avec le célèbre *Solaris*, publié en 1961 (Denoël 1966, 1999), et adapté au cinéma par Andreï Tarkovski en 1972, et par Steven Soderbergh (*Sexe, mensonge et vidéo*...) en 2002. En France, on a traduit 16 de ses livres, notamment *Les Mémoires d'Ijon Tichy* (Calmann-Lévy, 1977), *La Voix du maître* (Denoël, 1976), Le Rhume (Calmann-Lévy, 1978), *Le Congrès de futurologie* (Calmann-Lévy, 1976), *L'Invincible* (Laffont, 1972), *Mémoires trouvés dans une baignoire* (Calmann-Lévy, 1975)…

D'une grande inventivité lexicale et d'une richesse esthétique peu commune – son style allant de l'onirisme ou du réalisme fantastique jusqu'au grotesque voltairien, ou au pastiche et à la parodie –, ses livres présentent une réflexion sur la civilisation technique et ses virtualités, sur l'humanité de l'homme qui ne peut être définie que par les non-humains, et sur la dimension spirituelle du progrès technique. Souvent, ils font penser aux paraboles révélant à travers un imaginaire de science-fiction l'éternité des archétypes et leur nécessaire adaptation en diverses variantes du réel.

De nombreux critiques ont qualifié Stanislaw Lem de prophète, puisqu'il a prédit l'argent électronique, les manipulations génétiques, la réalité virtuelle (la « fantomatique », disait-il)… Par exemple, dans l'une de ses nouvelles, l'astronaute qui s'est retrouvé dans un environnement nouveau s'aperçoit que malgré le luxe apparent de l'accueil, les gens suffoquent comme s'ils avaient de l'asthme. Au bout des investigations, il constate que l'on y distribue subrepticement de la drogue qui fait que les gens pensent être conduits en limousine, alors qu'ils courent ; qu'ils croient monter les étages en ascenseur alors

qu'ils grimpent les escaliers qu'ils croient manger des délices alors qu'il s'agit d'une nourriture rudimentaire... L'enquête du héros s'arrête avant qu'il ait pu pénétrer à fond les illusions de la société dite de bien-être…

Stanislaw Lem s'est mesuré aussi directement aux problèmes philosophiques. Il a publié plusieurs essais (inconnus du public français), dont les plus importants sont la *Summa Technologiae* (1964), un vrai traité sur l'avenir de l'humanité et l'impact des inventions, et la *Philosophie du hasard* (1968), alliant l'intérêt épistémologique aux considérations esthétiques. Récemment, il a sorti encore un essai accueilli comme une révélation : *En-un-clin-d'oeil* (*Okamgnienie*, 2000), réflexion philosophique sur l'avenir de la Terre.

Membre fondateur de la société astrophysique polonaise, docteur *honoris causa* de nombreuses universités polonaises et étrangères (notamment de Lvov, sa ville natale), décoré de la plus haute distinction polonaise, l'Aigle Blanc, lauréat des prix des Etats polonais et autrichien, ainsi que du prix littéraire Franz Kafka, citoyen d'honneur de la ville de Cracovie, Stanislaw Lem n'a pas manqué de reconnaissance.

Dans ses chroniques publiées jusqu'au dernier moment dans *Tygodnik Powszechny* de Cracovie, il a gardé son ton sceptique, son humour noir et son regard empli, tout à la fois, de déception et d'exigence envers l'avenir de son pays et de la civilisation occidentale.

Michel Maslowski
professeur de littérature polonaise à *l'université Paris-IV*

Stanislaw Lem

(12 septembre 1921 – 27 mars 2006)



écrivain de science-fiction polonais

Une bien naïve pensée philosophique proclame que le monde « devrait » nous limiter comme la camisole de force qui entrave le fou ; une autre théorie, dans cette même philosophie de l'être, déclare que ces liens « devraient » résider en nous-mêmes.

Quiconque tient ce langage désire ardemment que la liberté ait des frontières, que celles-ci soient dans le monde ou en nous-mêmes, puisqu'il veut que le monde l'empêche de s'engager dans certaines directions ou que sa propre nature soit là pour le retenir.

Mais Dieu ne nous a donné ni les unes ni les autres. Et non content d'avoir banni ces frontières, il est allé jusqu'à aplanir tous les endroits où nous nous serions attendus parfois à les rencontrer,
afin qu'au moment même de les franchir nous ignorions avoir accompli cet acte.

où Ijon Tichy,
rencontre des robots
férus de théologie transhumaniste

